

14-17-1948



Dans une belle détente, Da Rui vient de dégager ses buts menacés. Cuisard saute avec lui, tandis que Huquet s'interpose devant le Tchèque Ceip qui était prêt à intervenir. (Photo de notre envoyé spécial A. Richou.)

16
PAGES

LUNDI 14 JUIN 1948
N° 124

LE TRIOMPHE DE PRAGUE

15 frs

Afrique du Nord - Avion : 18 frs

C'EST ENTENDU, M. BAUDOUX NOUS PAYERONS LE 10 JUILLET...

Il fallait s'y attendre : M. Raoul Baudoux n'a pas goûté notre article d'il y a quinze jours : L'AFFAIRE CERDAN-DELANNOIT TELLE QU'ELLE A ÉTÉ MONTÉE.

M. Baudoux, ainsi que nous l'avons annoncé la semaine dernière, nous a écrit et, fidèle à notre ligne de conduite, nous avons décidé de lui donner la parole,

en regrettant qu'il ait cru devoir mettre des tiers en cause et en appréciant le ton de sa lettre qui contraste étrangement avec les propos pleins de... verdure qu'il a tenus contre des journalistes belges, dans un restaurant proche de la Bourse, chez notre ami Guillaume, au lendemain du match Cerdan-Delannoit.

Voici donc le « poulet » de M. Baudoux :

VOULEZ-VOUS me permettre, cher monsieur Lévitin, d'apporter ma contribution, qui est celle, je crois, d'un témoin assez intéressant, à l'enquête dont le résultat a paru dans But et Club.

Mon ami Longman est, nul ne l'ignore, un charmant garçon, pétri des plus hautes qualités, mais aussi (c'est humain quoique regrettable) de quelques défauts. Parmi ces derniers, il en est un qui semble l'affliger au summum, c'est la rancune. En fait, d'après la lecture de votre article, il ne semble pas avoir « digéré » les trois tribunes qu'il a dû payer, lors du fameux match du Heyssel.

Dans le fond, il n'y a pas d'affaire Cerdan-Delannoit et certainement encore moins, comme vous le faites ressortir, de scandale. Non, mais il y a le dépit d'un homme d'affaires d'un organisateur déçu qui, mauvais perdant, ne se pardonne pas d'avoir manqué un « grand machin ».

Longman a l'exclusivité de Cerdan pour Paris ; j'ai celle du Palais des Sports de Bruxelles, nous avions dès lors entamé des pourparlers qui n'ont pas abouti.

C'est alors que je me suis adressé directement à Roupp, qui, en dépit des affirmations de certains, reste, jusqu'à preuve du contraire, le manager de Cerdan. Longman me prête des affirmations bien téméraires.

— « Faire » massacrer Delannoit ?

Quel intérêt y aurais-je ?

Que diable, je suis organisateur et... Delannoit fait recette.

Alors ? Non, laissez-moi rire, c'est trop stupide.

D'autre part, si le résultat financier n'est pas celui que nous pouvions légitimement attendre d'un tel événement, la faute incombe, entre autres faits, aux appréciations de la presse qui, en général, ne donnait pas l'ombre d'une toute petite chance au champion de Belgique. Malgré ce déficit, tout le monde a été payé et même avant le match.

Non, monsieur Longman, soyez beau joueur. Alors sans rancune, n'est-ce pas ?

Raoul BAUDOUX.

MONSIEUR BAUDOUX fait le procès de « son ami Longman » qu'il suppose avoir inspiré notre article. C'est proprement ridicule. JAMAIS JO LONGMAN NE S'EST ENTRETENU AVEC NOUS DE CETTE MALHEUREUSE AFFAIRE. JAMAIS IL NE S'EST LIVRÉ DEVANT NOUS A LA MOINDRE CRITIQUE. IL EST TOTALEMENT ÉTRANGER A L'ENQUÊTE A LAQUELLE NOUS NOUS SOMMES LIVRÉS.

Et M. Baudoux nous permettra de lui signaler qu'il manque d'imagination lorsqu'il laisse supposer que Jo Longman lui a prêté l'affirmation : FAIRE MASSACRER DELANNOIT.

Figurez-vous, en effet, cher monsieur Baudoux, que nous n'avons fait que supposer le propos. Nieriez-vous que M. Prémont vous tienne à la gorge, avec Delannoit ? Nieriez-vous ne pas toujours avoir été dans les meilleurs termes avec lui ? Nieriez-vous avoir passé vingt ans de votre existence à batailler ferme contre le « manager aux cheveux d'argent », autour des rings européens, souvent sans grand ménagements ?

Monsieur Baudoux, vous ne réfutez aucun de nos arguments. Et vous badinez lorsque vous évoquez un « scandale ».

AU FAIT, NON, VOUS ANTICIPEZ SEULEMENT. CAR LE « SCANDALE » A EXISTÉ DEPUIS LE MOMENT DE LA SIGNATURE DU SECOND CERDAN-DELANNOIT, QUI SE DÉROULERA FINALEMENT DANS UNE SALLE DE 12.000 PLACES, ALORS QU'IL EUT DÉPLACÉ UNE BONNE QUARANTAINE DE MILLE DE SPECTATEURS FRANÇAIS A COLOMBES — ET QUI SAIT, PEUT-ÊTRE PLUS... ?

Mais à la réflexion la décision de Cerdan de boxer à nouveau Delannoit « at home » est une leçon pour le poulain de Prémont dont on connaît la crainte d'être volé à Paris...

M. Baudoux, si courtois dans sa lettre, n'en a pas moins décidé de se venger. Il a décrété, en parfait accord avec son ami et associé M. Reiss, de nous priver d'une place de presse pour la revanche Cerdan-Delannoit.

Il nous a envoyé le 6 juin une carte de Mons, avec ces quelques mots :

« Je vous préviens qu'il vous reste

33 jours pour prendre votre billet pour Cerdan-Delannoit. »

Quelle sollicitude, cher monsieur Baudoux, quelle sollicitude... Et quel hommage à la liberté de la presse !

EH BIEN, MONSIEUR BAUDOUX, C'EST ENTENDU, NOUS SERONS VOTRE CLIENT. DÉJÀ NOTRE PLACE EST COMMANDÉE. AINSI, NOUS AIDERONS-VOUS A COMBLER UNE PARTIE DE VOTRE PRÉCÉDENT DÉFICIT. APRÈS TOUT, CE N'EST PAS PAYER TROP CHER LE DROIT DE TREMPER SA PLUME DANS L'ENCRIER DE LA LIBERTÉ...

Et que nos confrères belges se rassurent : le Palais des Sports de Paris continuera à les accueillir, dans l'avenir, autour de son ring et l'auteur, très fier de l'intérêt que lui porte M. Baudoux, fera toujours de son mieux pour aider ses camarades d'outre-Quévrain à pénétrer au Vel'd'Hiv', comme cela lui est arrivé dans le passé et comme il sera heureux de le faire dans l'avenir.

A bientôt, monsieur Baudoux, au bord du ring du Palais des Sports, le 10 juillet, en cochon de payant.

Et laissez-nous vous remercier de nous permettre de nous singulariser : être le seul de toute la presse française à payer pour assister au second Cerdan-Delannoit, c'est un honneur, vous pouvez nous croire !

Félix LÉVITAN.

P. S. — On nous a rapporté que M. Reiss, loin d'avoir votre courtoisie, avait proféré des menaces à notre endroit. Qui compte-t-il effrayer ? Suppose-t-il que sa grande taille l'autorise à jouer gratuitement les pourfendeurs ? Et que nous resterons bras croisés à compter des gueuzes-lambic ? Allons, monsieur Reiss, allons, du calme ! D'abord vous ne nous faites pas peur. Ensuite un organisateur de votre qualité ne devrait même pas envisager de se commettre avec un vulgaire journaliste parisien. Songez-y, monsieur Reiss, songez à votre prestige. En tout cas, nous tenons à vous signaler que le 10 juillet prochain, quittant le Tour de France avec l'intention d'effectuer un aller-retour rapide, nous descendrons, comme à l'habitude, à l'Hôtel Central — publicité non payée — et nous continuerons à prendre nos repas chez Guillaume — re-publicité non payée.

F. L.

LA RÉPONSE DE JO LONGMAN

IL faut vraiment que But et Club insiste pour que j'accepte de répondre aux stupides insinuations de l'organisateur belge Raoul Baudoux.

Raoul Baudoux me déçoit lorsqu'il prétend, dans sa fameuse lettre, que j'ai plus ou moins influencé Félix Lévitin pour qu'il écrive un article dirigé contre lui et me permette de me venger ainsi, moralement bien sûr, des 2.250 francs belges qu'il me fit déboursier.

Pauvre monsieur Baudoux ! Sachez que les journalistes français écrivent leurs articles sans recevoir de conseils.

Quant à moi, ce que j'ai à dire, je suis assez grand pour l'exprimer tout seul...

P. S. — Je vous signale que j'avais déjà acheté mes trois places pour la revanche, avant même que vous me fassiez savoir que, cette fois encore, j'aurais à payer si je voulais assister au second Cerdan-Delannoit. Quand vous viendrez à Paris, je me ferai une joie de vous réserver des fauteuils.



Parisien d'adoption, Ange Le Strat n'en est pas moins un authentique Breton. Il ne l'oublie d'ailleurs pas, et chaque jour, il regarde non sans quelque mélancolie les trains qui, depuis la gare Montparnasse, gagnent sa Bretagne natale, le pays de sa famille et de ses débuts.

... ET JE N'AURAIS JAMAIS GAGNÉ

BUT ET CLUB me demande de raconter ma vie. C'est avec plaisir que je me mets à l'ouvrage, bien que, pour moi, la partie ne soit pas facile, car je pédale mieux que je ne sais écrire.

Ma vie : je vais vous la conter non par le détail, ce serait long et fastidieux, mais seulement en ébauchant les faits principaux.

Sachez que j'ai vu le jour le 18 février 1919, à Lignol (Morbihan), en plein centre de la Bretagne, pays où les gens sont durs à l'ouvrage, tenaces et possèdent un solide caractère. Je suis arrivé au sein d'une famille de cordonniers. Avant moi était née une sœur, puis, à ma suite, deux frères, dont le dernier, Joseph, âgé de vingt-deux ans, commence à courir, et une autre sœur.

Ma prime jeunesse s'est passée comme celle de beaucoup d'enfants de la campagne : j'étais plein de vie, turbulent au possible, écolier moyen. André Mahé, mon cousin germain, venait chaque année passer ses vacances à Lignol. C'est avec lui que j'ai commencé à vivre dans l'ambiance du vélo. Lui à sept ans, moi à huit, nous ne rêvions que de courses cyclistes. Nous étions « dans le bain » d'autant plus facilement que mes deux oncles Moret, cordonniers eux-mêmes, se distinguaient dans les épreuves régionales.

N'étant pas assez riches pour m'acheter une bicyclette, mes parents m'envoyaient au patronage, où je devins très vite un fervent de la gymnastique. C'est d'ailleurs à ce sport que je dois mon infirmité au coude droit. Un jour, j'avais huit ans, en marchant sur les mains, mon bras droit se retourna. Un docteur dit à mes parents que ce ne serait rien à condition de ne pas recommencer à me promener sur les mains.

Mais allez donc interdire à un gosse de mon âge de ne plus se livrer à un exercice qui lui plaît. En me cachant de mes parents, je continuai et ce qui devait arriver arriva : l'état de mon coude s'aggrava. Il n'y avait plus rien à faire.

En sortant de l'école, après avoir obtenu mon certificat d'études, mon père m'apprent le métier de cordonnier. Pendant deux ans, les doigts de ma main gauche ont souffert des coups de marteau que ma main droite leur assénait. Mais j'étais à bonne école, je devins assez vite un bon ouvrier.

Débuts sur le vélo de Mahé

J'avais quinze ans et Mahé, d'un an plus jeune, était déjà en possession d'un vélo de course. Comme je l'enviais ! Un beau jour, André me prêta son vélo et, aussitôt, je m'attaquai à de jeunes gars qui couraient. A la stupeur de mes oncles Moret, j'allais plus vite que ces amateurs débutants.

Il va falloir que je m'occupe de toi, me dit un de mes oncles. Tu seras coureur !

Sur ces entrefaites, mon oncle s'en alla pour Paris ouvrir une échoppe rue de l'Abbé-Groult. Quelque temps plus tard, mes parents se décidèrent à m'envoyer dans la capitale pour me faire soigner mon bras. Depuis, j'y suis resté. C'est pourquoi je me dis que d'avoir marché sur les mains m'a fait devenir coureur cycliste.

Première victoire :

Champion du V. C. 17^e

Installé dans la capitale, je me mis à travailler avec mon oncle et tout en tapant sur le cuir, je fis la connaissance de Jacqueline, qui, en 1942, allait devenir ma femme. Ses parents étaient épiciers, juste en face de notre boutique. Ils le sont encore. C'est en m'apportant ses chaussures à réparer que je fis sa connaissance. Un an après mon arrivée à Paris, j'avais seize ans,

mon oncle me fit cadeau d'un vélo de course qui, à l'époque, coûtait 359 francs. Quelle joie fut la mienne le jour où, dans les rues du XV^e, j'étreignai mon vélo. En 1936, soit un an après, mon oncle devenu un supporter acharné et mes amis me firent entrer au V. C. 17^e. C'était la fin de saison et, après quelques épreuves entre membres du club, je fus déclaré champion du V. C. 17^e. Cette première victoire eut pour moi l'avantage d'être équipée l'année suivante.

1937 fut donc ma première année de compétitions. J'enlevai deux succès dans les 3^e et 4^e catégories, le prix Loizard et Paris-Montreuil-Paris. J'eus aussi souvent de la malchance, tombant notamment plusieurs fois sur mon coude atrophié. Jusqu'à ces temps derniers, d'ailleurs, la chance ne fut guère de mon côté.

Classé première catégorie, j'entraî, en 1938, au



Bien qu'il se consacre maintenant uniquement au sport cycliste, Le Strat n'a pas...



J'AI COMMENCÉ A COURIR A 17 ANS...



Dans son petit appartement de la rue Castagnary, à Paris, Ange Le Strat montre à sa jeune femme la plaquette-souvenir que les locataires de son immeuble lui ont offerte pour célébrer la victoire de leur ami dans Bordeaux-Paris. Au fond, sur le cosy-corner, on aperçoit le trophée officiel du fameux Derby. Au premier plan, Jean-Marie Le Strat, trois ans

BORDEAUX-PARIS SI JE N'AVAIS PAS MARCHÉ SUR LES MAINS !

par Ange LE STRAT

C. S. I., où mes équipiers étaient Dorgebray, Muller, Rousset, Svoboda, etc... Ensemble nous devions enlever le titre de champion de France des sociétés et dans le championnat de France individuel, je me classai cinquième au sprint. En 1939, je ne fis pas grand chose, et en passant le conseil de revision, à la déclaration de la guerre, je fus réformé à cause de mon coude.

Inutile de vous dire que j'avais peu de temps pour

m'entraîner, car presque chaque jour, et ce jusqu'en février dernier, quand je me suis arrêté de travailler, j'étais de 6 heures du matin à minuit occupé à faire des ressemelages ou des chaussures sur mesure.

Aspirant en 1943

Au début de l'occupation, pour ne pas trop me montrer, je partageai mon temps entre Paris et Lignol, puis en 1941, je fis mes débuts sur piste en américaines. Je me souviens avoir gagné un prix Gontaut-Biron avec Daniel Clément et aussi avec Cuoc, sous les couleurs du Parc-Saint-Maur. En 1942, je me suis marié et suis venu habiter rue Castagnary, où, de ma fenêtre, je vois partir ou arriver les trains de ma Bretagne.

L'année suivante, je devenais aspirant en entrant chez « Mercier » dont le directeur sportif était, à l'époque, Pierre Pierrard. Sous sa direction, je me suis classé 5^e du circuit de Paris en 1944, 3^e du circuit de Seine-et-Marne, 5^e ex æquo du Championnat de France. En août de la même année est né mon fils Jean-Marie.

En 1945, je suis passé chez « Garin ». Une chute survenue dans l'Omnium de la route, où je me suis ouvert le bras gauche, interrompit ma saison.

Francis m'a repéré dans Paris-Nice

En 1946, je revenais chez Mercier où Antonin Magne faisait ses débuts de directeur sportif. Dans Paris-Nice, au départ de la dernière étape, dans laquelle je m'étais promis d'attaquer à fond, j'étais 2^e au classement général, à une minute seulement de Camellini. Hélas ! avant le ravitaillement de Nice, ma roue libre se cassait et « Tonin » passant en bolide ne me vit pas brandissant ma roue sur le bord de la route. C'est Francis Pélissier, qui m'avait repéré, qui avertit A. Magne. Cet accident me fit perdre huit minutes que je rattrapai dans la boucle de Sospel, mais l'effort produit m'empêcha de sauter sur la roue de Camellini quand il démarra pour arriver seul sur la promenade des Anglais. Finalement, je me classai 3^e. Depuis, j'ai terminé la Ronde de France au 11^e rang et, en fin de saison, j'ai gagné le Circuit de Plouay.

Enfin, l'année dernière, Francis Pélissier m'a pris sous sa coupe et je peux dire que j'ai fait de gros progrès. M'étant arrêté de travailler en février, j'ai débuté la saison avec 3.000 kilomètres d'entraînement alors que, les autres années, je n'en comptais pas plus de 350 à 700.

1947 m'a vu gagner le Grand Prix de Saint-Léonard, terminer 2^e de Paris-Limoges, 33^e du Tour de France et 2^e du Circuit de l'Ouest. Mais 1948 est véritablement ma grande année, celle où je viens de décrocher les deux plus belles victoires de mon palmarès : Paris-Clermont-Ferrand et Bordeaux-Paris, que j'étais heureux d'offrir à Francis Pélissier, à qui je dois tant.

Et maintenant, je m'aspire plus qu'à continuer sur la bonne voie où je me suis engagé après un travail dur et incessant. Car ma vie n'a pas toujours été rose et si je n'avais pas eu mon métier de cordonnier pour me faire vivre, il y a longtemps que j'aurais dit adieu au cyclisme de compétition.

(Recueilli par René MELLIX).



Le Strat a de qui tenir : neveu d'anciens coureurs, il est le cousin d'André Mahé, que l'on reconnaît aux côtés de Le Strat (à g. photo du haut), peu avant leurs débuts et, plus jeune, alors qu'il ne songeait pas encore au vélo (au centre ci-dessous).



... oublié son premier métier, celui de cordonnier, et de temps en temps, il n'hésite pas à reprendre le tablier de cuir et le marteau du « bouif » pour ressemeler les chaussures des siens.





UN SPÉCIALISTE MARSEILLAIS SE PENCHE DEUX FOIS PAR JOUR SUR LE GENOU MALADE DE ÉDOUARD FACHLEITNER

De notre corresp. part. Etienne VIVALDI

Marseille. — « Ça va ? la secousse n'est pas trop forte ? »

— Non ! non ! allez-y... qu'importe la souffrance, l'essentiel est que je guérisse vite.

Et le physiothérapeute marseillais, qui soigne Fachleitner, actionne le bouton qui fait danser l'aiguille d'un compteur singulièrement compliqué.

— C'est drôle, dit Fach, ce courant électrique qui traverse mon genou, on ressent la même sensation chez le dentiste quand on vous perce une molaire. Un coup de vrille, en somme...

Et la séance dure une demi-heure.

En ce gymnase Saint-Jacques, situé en plein centre de Marseille, tout se tait quand, le matin à 11 heures et le soir à 18 heures, le champion, qui traîne la jambe, fait son entrée. Tout le monde est sur le pont et le genou de Fach est examiné sous toutes les coutures.

— On met « tout le paquet », nous dit Georges Bancal, chargé de la partie sportive, pour que dans une dizaine de jours Édouard soit « retapé », tandis que le docteur Allié, directeur médical, nous confiait :

— J'ai bon espoir, mais je ne pourrai me prononcer que dans quelques jours ; les cas d'épanchement de synovie sont nombreux et plus curieux les uns que les autres.

Tandis que les doigts habiles du masseur Espérandieu fouettaient la chair brune du Manoscaïn, « Fach » parlait à son tour :

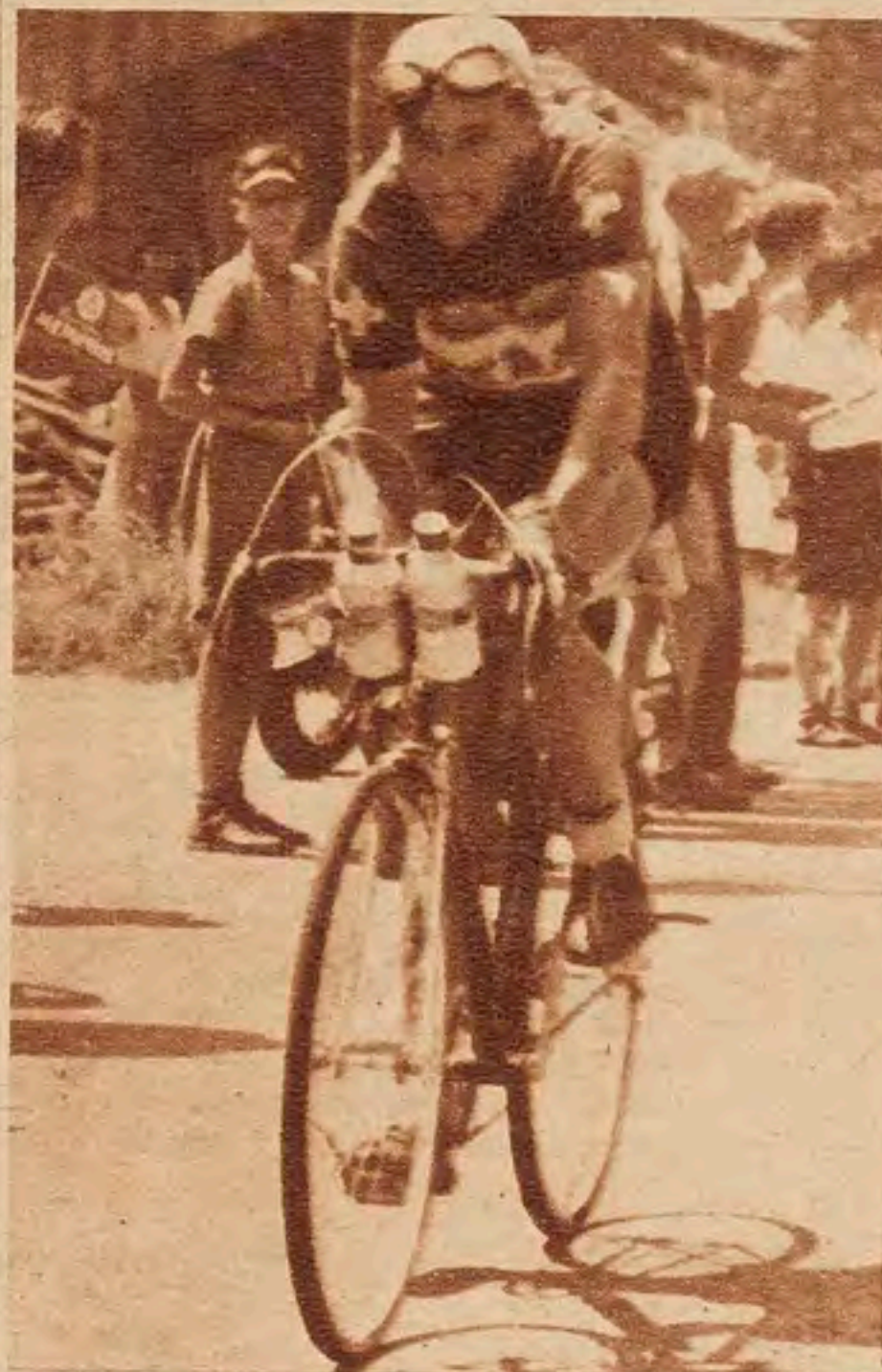
— Qui sait ? Si le genou va bien d'ici quelques jours, le repos forcé que j'observe actuellement me sera peut-être plus profitable que si j'avais fait le Tour de Suisse. Aujourd'hui, déjà, la douleur est moins forte ; je marche beaucoup mieux. J'espère être rétabli pour le Tour...



Allongé sur la table de massage, Édouard Fachleitner subit stoïquement le traitement qui doit remettre en état son genou malade. Cette application de physiothérapie a lieu deux fois par jour.



Samedi à Zurich a été donné le départ du Tour de Suisse cycliste. On voit ici un passage des concurrents peu après le départ de la première étape. On reconnaît, à gauche, le jeune routier belge Impanis et, à droite, le Français Robert Bonnaventure.



En gagnant la 1^{re} étape et en terminant second de la 2^e, le Suisse Kubler était dimanche en tête du classement général. Ici, il grimace dans l'effort.

KUBLER ET LE DÉPUTÉ MATHIAS CLEMENS ONT PRIS LA TÊTE DU TOUR DE SUISSE

La Chaux-de-Fond. — A La Chaux-de-Fond, pays natal de Raymond Louviot, nous comptons, après la deuxième étape du Tour de Suisse, trois vainqueurs différents d'étape, le Suisse Kubler à Olten, le Français Robic à Bâle et l'Italien Bresci à La Chaux-de-Fond. Belges et Luxembourgeois sont passés de peu à côté de la victoire d'étape.

Deux leaders au classement général

Par contre, à la tête du classement général, nous trouvons le foudroyant Ferdinand Kubler qui, s'il porte le maillot jaune, partage tout de même la première place avec le député luxembourgeois Mathias Clemens.

A La Chaux-de-Fond, une foule immense espérait voir triompher Apo Lazaridès ou Richard Depoorter échappés avec Pasotti, dans le Passwang, au 40^e kilomètre, et qui, au 145^e kilomètre, possédaient 7' 10" d'avance sur le peloton. Mais Pasotti ayant été retardé sur bris de chaîne, Lazaridès trainant un Depoorter exténué, baissait l'allure. Cependant, à l'entrée de La Chaux-de-Fond, tous deux étaient encore en tête. Apo s'apprêtait à sprinter et à gagner, quand survenait en bolide, à 1 kilomètre du but, Bresci, qui allait l'emporter, Kubler, Mathias

De notre envoyé spécial RENÉ MELLIX

Clemens, Camellini, Martini, tous évadés du peloton et auteurs d'un retour sensationnel.

Les tricolores après 2 jours de course

Robic, toujours souffrant de son genou, terminait derrière ce peloton de tête, mais perdait 2' 16" supplémentaires sur Kubler. Vietto, lui, devait encore abandonner 7' 20" au leader.

Les autres Français ont eu des fortunes très diverses : Rémy se maintient très bien, Amédée Rolland aussi, Goasmat se révèle, quant à Bonnaventure et Queugnet, ils ont essuyé une grosse défaillance.

Soulignons la bonne tenue du jeune Italien Pasotti, révélation du « Giro », des Luxembourgeois Mathias Clemens, Kirchen, Diederich, de Camellini et d'Ockers. Par contre, Impanis ne nous a pas encore étonné.



Jean Robic a changé de maillot. Il est soucieux. Il souffre d'un genou et s'inquiète pour le Tour de France. Ira-t-il jusqu'au bout du Tour de Suisse ? Samedi, il a gagné une demi-étape.



Un autre Français se présente sous un aspect inaccoutumé, c'est le petit Cannois Apo Lazaridès, impatient de démontrer ses qualités de grimpeur dans les cols des prochaines étapes.

DISPUTÉ SOUS LA PLUIE, PARIS-LIMOGES A CONFIRMÉ LA GRANDE FORME DE CAPUT

Limoges. — Il restait 98 kilomètres à couvrir, dans le 17^e Paris-Limoges, quand se présenta au peloton qui avait récupéré Devreese, Blanc et Bussenet, partis audacieusement le matin et qui avaient eu jusqu'à dix minutes d'avance, la dure côte d'Argenton-sur-Creuse.

Aussitôt, Louis Caput attaqua... et Guy Lapébie lui répondit. Les sprinters de la route prouvaient, du même coup, qu'ils ne manquaient pas de confiance en eux...

Naturellement, le peloton, fort encore d'une quarantaine de concurrents, se mit à fondre comme... sucre à la pluie ! Et Dieu sait si, à cet instant précis, il pleuvait à seaux...

Soudain, sans effort apparent, le Nordiste Marcellak prit du champ. Son camarade d'équipe, Haegel, le rejoignit et tous deux se mirent à rouler à belle allure. Mais il restait encore 70 kilomètres pour atteindre Limoges et, dans la côte de Razes, Haegel était distancé tandis que

De notre envoyé spécial ROGER FLAMBART

Giguet, de Gribaldy, Caput, Thiétard et Person donnaient la chasse à Marcellak impassible sous l'ondée. On admirait alors la pédalée puissante du Nordiste, le retour en forme de Thiétard déchainé et la vaillance de De Muer qui, obstiné et merveilleux d'aisance, parvenait, malgré le train rapide, à grossir le peloton Caput. Marcellak tiendrait-il ?

A 6 kilomètres du but, alors que le Rennais Person avait la malchance de crever, Marcellak était absorbé par ses poursuivants.

Le sprint ne pouvait revenir qu'à Caput... et le vainqueur de Paris-Tours l'emporta aisément, tandis que De Muer se relevait à 50 mètres de la ligne, permettant ainsi à son cama-

rade d'écurie, Giguet, de se qualifier pour le Championnat de France en même temps que De Gribaldy, Thiétard et Marcellak.

Ainsi Caput, grand favori au départ, prouvait à quinze jours du Tour qu'il avait conservé ou retrouvé sa magnifique condition physique du début de saison.

Et Guy Lapébie ? Brillant durant plus de 300 kilomètres, il s'était relevé, victime d'une crampe, au moment précis où Caput portait l'estocade qui devait être victorieuse.

LE CLASSEMENT :

1. Louis CAPUT, 365 km. en 9 h. 59' 50"; 2. De Gribaldy; 3. Marcellak, à 1 long.; 4. Thiétard, à 1 long.; 5. Giguet, à 2 long.; 6. De Muer; 7. Haegel, à 2' 45"; 8. Desprez, à 3'; 9. Person, à 4'; 10. Ramoulux, etc.

JE GARDE UN MEILLEUR SOUVENIR DE LIMOGES QUE DE LIÈGE...

Par Louis CAPUT

LIMOGES. — A l'entrée de Limoges, j'ai pensé à Liège-Bastogne-Liège. Ce jour-là aussi j'étais en forme, ce jour-là aussi il pleuvait, mais comme ce jour-là encore je sentais les crampes s'emparer de mes jambes.

N'allais-je pas faire « le sprint » ?

Quel supplice c'eût été pour moi. Et je pensais déjà aux critiques qui allaient m'accabler, mais fort heureusement, cette fois, tout se passa bien : je pus sprinter...

J'étais parti de Paris avec deux bouteilles thermos de boisson glacée, un cache-nuque pour me préserver du soleil et un léger maillot de coton. En fait de soleil, j'ai été servi... Heureusement la pluie ne m'incommoda plus.

Cette victoire ne change rien à mes projets. Dimanche prochain, je participerai à Dijon-Lyon, le 27 j'irai à Montlhéry pour tenter de reprendre le titre de champion de France à Emile Idée, enfin le 30 je m'alignerai au départ du Tour.

Après un temps mort, j'ai retrouvé la grande forme. Et je crois que ça durera assez longtemps pour me permettre d'effacer le mauvais souvenir laissé par mon dernier Tour.

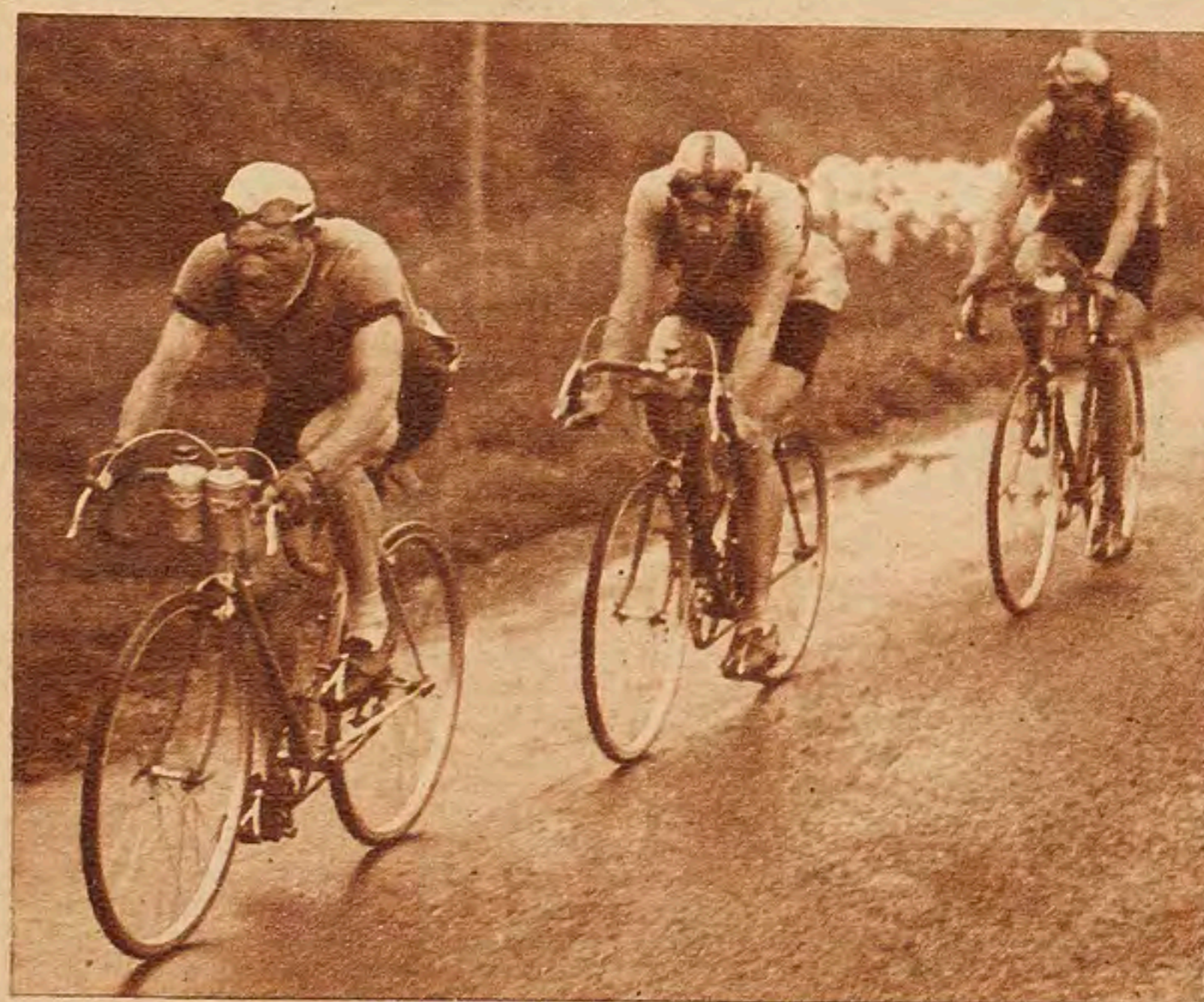
(Recueilli par R. FL.)



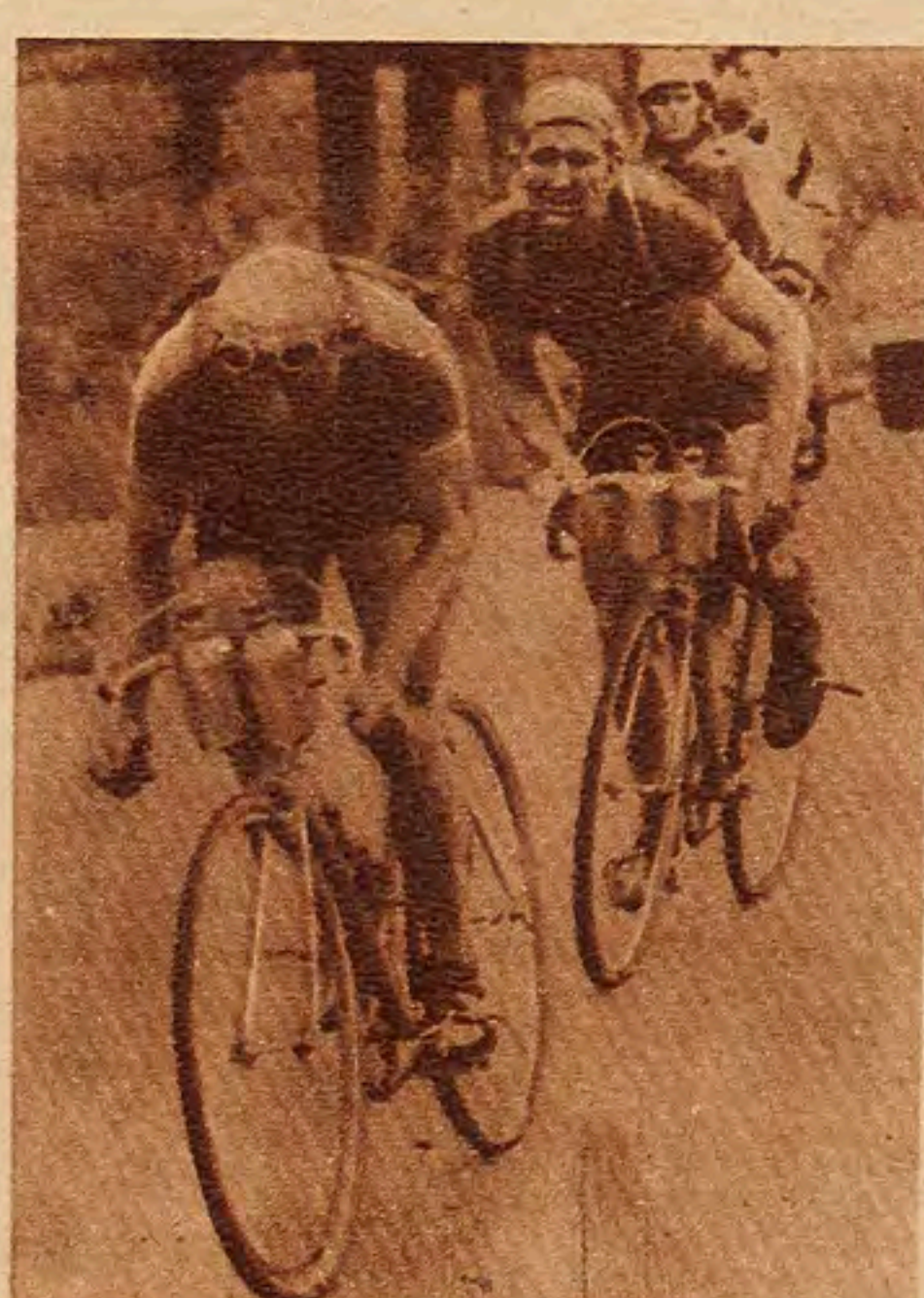
Après Étampes, Hordelalay, victime d'un bris de guidon, a été relevé avec la clavicule fracturée.



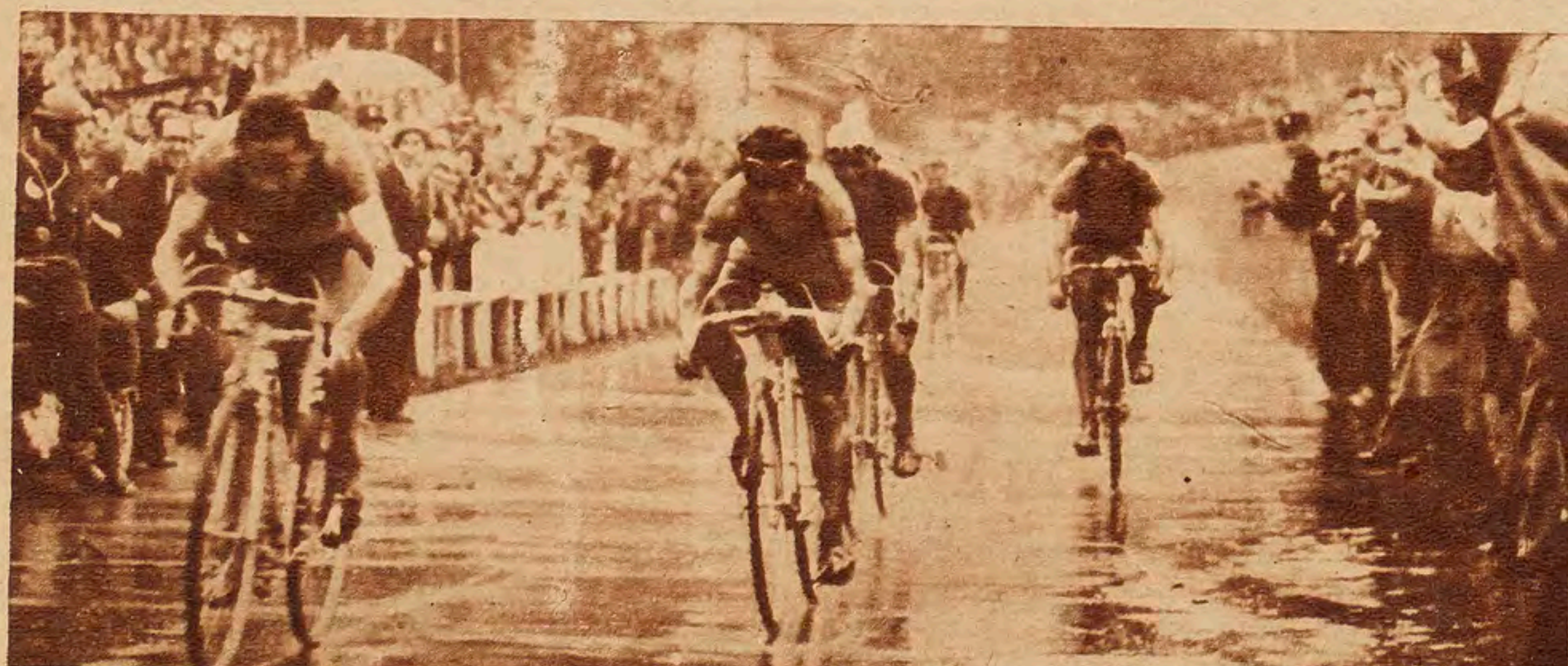
Avant Étampes, Hordelalay s'était trouvé en compagnie de Haegel, G. Lapébie et Berton (dans l'ordre). Les quatre hommes devançaient le peloton de 1 minute.



Après Orléans, une longue échappée s'amorça. Le Clermontois Blanc mène devant le Nordiste Devreese et Bussenet; ils prendront plus de 10' au peloton.



Marcellak, qui précède Haegel, parvint à prendre la 3^e place, se qualifiant pour Montlhéry.



L'arrivée au vélodrome de Limoges. Caput (à gauche) triomphe au sprint. On reconnaît, derrière lui, de gauche à droite : De Gribaldy, Marcellak et Giguet qui se classeront dans l'ordre.

NOS RAMEURS PRÉPARENT LES JEUX



Les deux vainqueurs du double : Maillet et Albert ont pris leur revanche et mérité leur sélection pour les Jeux Olympiques.



En quatre barré, c'est l'embarcation de l'Encouragement qui l'a emporté finalement devant celles de Toulouse et d'Alger.



Le quatre non barré de la S. N. Marne a confirmé tous les pronostics en triomphant nettement (plus de 10'') de celui de Lagny.

LECTEURS DE

But CLUB

n'oubliez pas d'acheter notre numéro spécial avec ses pages en couleurs :

Tour de France
48

Le seul qui réunisse les signatures des officiels de la « grande boucle » :

Jacques GODDET, directeur du Tour
Félix LÉVITAN, directeur adjoint
Robert LETOREY et René BEAUPUIS,
Commissaires généraux.

Maurice ARCHAMBAUD
Directeur technique de l'équipe de France.

Vous y trouverez encore les articles des anciens vainqueurs du Tour :

J. ROBIC, G. BARTALI, LEDUCQ,
SYLVÈRE MAES et R. LAPÉBIE

... ceux de Gaston BÉNAC,
Jean ANTOINE, René MELLIX

et les révélations de

Jacques MAY

l'un des premiers collaborateurs de H. Desgrange :
« Comment est né le Tour ! »

C'EST UN SOUVENIR SENSATIONNEL

Mais exigez bien la marque :

But CLUB

UN GRAND CONCOURS "TOUR DE FRANCE"

Les « Géants de la Route »
vont bientôt se remettre en selle

But CLUB

à l'occasion
du Tour de France 1948

organise un grand concours dont nous publions
ci-dessous le règlement :

Deux questions précises :

1° Qui remportera le Tour de France au classement individuel ?

2° Quelle équipe remportera le Tour de France au classement international ?

* Nos lots ne seront distribués qu'aux concurrents ayant répondu exactement aux deux questions précitées.

Deux questions subsidiaires :

1° Quelle sera l'avance du vainqueur au classement individuel sur le deuxième ? (en heures, minutes et secondes.)

2° Quelle sera la moyenne kilométrique réalisée par le vainqueur individuel ? (en kilomètres et mètres.)

* Le classement s'effectuera en considérant que la première question subsidiaire prime la seconde et que, au cas où personne ne répondrait exactement à cette première question subsidiaire, c'est le concurrent qui s'en rapprocherait le plus qui l'emporterait.

La seconde question subsidiaire ne servirait donc qu'à départager les concurrents classés ex æquo après la première question subsidiaire.

Au cas où plusieurs concurrents répondraient exactement aux deux questions principales et aux deux questions subsidiaires, ils seraient départagés par voie de tirage au sort.

Pour pouvoir participer à notre concours, nos lecteurs devront joindre à leurs réponses les 8 bons-concours dont nous publions les 5^e et 6^e aujourd'hui et dont le dernier paraîtra dans notre n° 126, en date du 28 juin.

Toutes les réponses devront être postées avant le 9 juillet à minuit, et être adressées à "BUT ET CLUB", 124, rue Réaumur, Paris-2^e.

BON
N° 5 et 6

Les envoyés spéciaux de **But CLUB** nous ont téléphoné de Prague :

Lucien GAMBLIN Les Tchèques "mangèrent leur capital" en voulant, coûte que coûte, suivre le train rapide des Français, dans la première partie de la rencontre

Prague. — L'équipe de France de football, comme une jolie fille, est versatile, coquette et inconséquente. Elle joue du système de la « douche écossaise », suivant son bon vouloir et avec une extrême fantaisie.

Témoin ses deux derniers matches contre la Belgique, le 6 juin et contre la Tchécoslovaquie, avant-hier, à Prague.

En face des joueurs belges, au Heysel, elle se fit battre alors que même le plus enthousiaste des footballeurs d'Outre-Quévrain n'envisageait qu'une défaite honorable de ses favoris.

A Prague, dans une ambiance particulière, sous une chaleur torride et orageuse et devant un adversaire considéré comme le plus coriace d'Europe, le « onze » national français s'est permis le luxe de vaincre par un 4 à 0 d'une telle netteté qu'à la fin de la partie le public tchèque, enthousiasmé, porta les footballeurs français en triomphe.

Comme elle fut belle, cette victoire, acquise après une suite d'efforts continus, dus à l'harmonie parfaite des qualités morales et physiques de nos représentants !

A la mi-temps, pourtant, les Français, présents au stade du Sparta, faisaient la moue. Le score était nul : 0 à 0 et ce, après que les avants tchèques — sans avoir attaqué plus souvent que les nôtres — aient été fréquemment dangereux.

Sous le signe de la vitesse

Mais les joueurs tchèques, moins rapides que leurs adversaires, « avaient mangé leur capital » à suivre le train rapide mené par les Français. Ils avaient

épuisé leur souffle et, après avoir lutté encore un quart d'heure après la reprise, ils durent s'avouer vaincus.

Où ? Pas de gaieté de cœur ! Leur robustesse, leur ténacité et leur rudesse traditionnelle se manifestèrent jusqu'à la fin du match, dans les échanges et dans les contacts.

Mais nos attaquants, marqués de moins près qu'avant le repos, poussés par une ligne de demis remarquable, maîtresse du terrain et avec l'aide de nos deux excellents arrières Marche et Huguet, trouvèrent quatre fois le chemin des filets tchécoslovaques.

Les quatre buts, marqués par Batteux, Baratte (2) et Baillet furent si nets, si indiscutables, qu'ils furent applaudis par la sportive foule de Prague.

En effet, ils furent, tous les quatre, l'aboutissement normal d'actions concertées et exécutées suivant les meilleurs principes du football.

Six jours après Bruxelles...

Nous pensions, six jours après France-Belgique, recevoir une leçon à Prague. Or ce sont nos joueurs qui ont donné une démonstration de football moderne, d'un football joué sur un rythme soutenu, large, aéré et incisif, à une formation qui fut au moins égale en technique à celle des Français.

La joie était dans nos cœurs, après la partie, nos joueurs quittèrent le stade en chantant à tue-tête. Leur satisfaction faisait plaisir à voir. Ils avaient bien mérité d'être heureux ; ils avaient combattu pour vaincre ; ils avaient réussi à mener à bien une entreprise et ils en étaient justement fiers.

Guy CHAMPAGNE Batteux "ouvrit le bal" sur corner, et la foule du Sparta, d'abord déçue, ne s'intéressa bientôt plus qu'à la "représentation" des avants tricolores

PRAGUE. — L'air tremblait de chaleur et loin, du côté de la Vlatava, la France et la Tchécoslovaquie étaient toujours 0 à 0 ; la grosse montre Omega indiquait que la seconde mi-temps était commencée depuis dix-sept minutes et la France venait d'obtenir un corner. Batteux prit la balle, la posa, ajusta son coup, tira...

En un éclair, en un dixième de seconde, on comprit que le drame allait se jouer.

Le stade était étrangement silencieux ; la foule regardait angoissée, comme au cirque, comme si soudain Havlicek était devenu un funambule en danger.

La balle ricocha...

Là-bas, le goal tchèque, dans une détente désespérée, tenait, au bout de ses doigts, la balle ajustée par Batteux, essayait de la frapper du poing. Mais elle ricochait sur sa paume et retombait dans les filets, tandis qu'il s'affaissait à terre, disloqué et vaincu par l'éclat de rire des spectateurs du Sparta, déçus et moqueurs. La scène n'avait pas duré plus de deux secondes...

1 à 0 : la France venait de marquer son premier but. Le bal des tricolores allait commencer.

Batteux devait être, au cours de ce match de Prague, quelque chose comme le « sonneur de clairon », à la manière de Déroulade. C'est son corner, remarquablement ajusté, qui donna le signal de la grande offensive française. Son but

ouvrit le chemin des filets tchécoslovaques.

Et, trois minutes après, à la 65^e, à la suite d'un beau dégagement de Da Rui, repris par Ben Barek, Baratte, à son tour, partait avec la balle, pour éviter Marko et Senecki et alors que Havlicek plongeait vers lui, glissait la balle dans les filets. La France avait 2 buts d'avance !

"Franzosky, Franzosky..."

« Franzosky !... Franzosky !... » criait la foule de Prague avec enthousiasme. L'attaque tricolore était maintenant sortie de sa torpeur et nos adversaires, qui avaient jeté leur feu en première mi-temps et exposé une technique remarquable, dont ils ne tirèrent d'ailleurs pas profit, étaient déjà battus.

Dix minutes encore. Prouff descendit, lança Flamion, qui centra. A vive allure, dévalant de l'aile droite, Baillet arriva sur la trajectoire de la balle et, de volée, l'expédia directement dans la cage. Havlicek, « fusillé », ne bougea pas : 3 à 0...

Les jeunes gens et les jeunes filles Sokols, vêtus de tuniques rouge et jaune, aux couleurs de Prague, qui centuraient le terrain, quittaient l'arène au pas de course ; les marchands de bière avaient cessé leurs appels criards : « Pivo ! Pivo ! » Tous comprenaient que la fête campagnarde était finie. Plus que quatre minutes...

Sans esquisser une parade...

Alors que le portier Havlicek, blessé dans un choc, quittait le terrain, étendu sur une civière, son remplaçant Capek avait à peine eu le temps de revêtir son maillot et d'esquisser une parade que l'avant centre français shootait et logeait,

Mais sur quel plan placer nos footballeurs ?

En tout premier lieu, il faut citer nos trois demis, surtout Cuissard et Prouff, Hon ayant mis une demi-heure à se placer au niveau de ses deux partenaires. Puis nos arrières Huguet et Marche qui, sans un moment de relâchement, ont étouffé dans l'œuf les départs des ailiers tchèques et ont profité de chaque occasion pour attaquer : l'avant centre Baratte et le portier Da Rui, qui effectua quelques arrêts difficiles, dans un style dont il a le secret.

Flamion, Batteux, Ben Barek, Baillet viennent ensuite, selon nous. Ils ne furent pas loin de leurs camarades, surtout en seconde mi-temps ; et si nous les classons à leur suite, c'est qu'il leur fallut une heure de jeu pour être eux-mêmes.

Les Tchèques ont déçu

Du côté tchèque, on peut dégager du lot les avants Riha et Pesek, le demi-centre Marko, trop dur cependant, et l'arrière gauche Projowsky. L'avant centre tchèque Ceip et l'intérieur Maly ne valurent que par des coups de boutoir, violents à l'extrême ; l'arrière droit Senecki a vieilli ; le portier Havlicek commit des fautes. Notre vieille connaissance Karel (qui joua la saison dernière au C. A. Paris) fut moyen, ainsi que le demi droit Pokorny et l'ailier droit Koestein qui fut sans cesse bousculé par Marche.

L'arbitrage du Hollandais Van der Meer fut, à peu de chose près, celui qu'il effectua lors de France-Ecosse : assez satisfaisant. Mais M. Van der Meer fit encore trop bon compte des charges trop violentes des joueurs tchèques...

pour la quatrième fois, le ballon dans la cage. Aussitôt après, M. Van der Meer levait en l'air ses bras, aux poignets garnis de manchettes et sifflait la fin du match.

4 à 0 : la Tchécoslovaquie venait de subir l'une des plus sévères défaites de son histoire du football ; c'étaient les joueurs français victorieux que les Tchèques applaudissaient à tout rompre maintenant, eux qui, en première mi-temps, avaient follement soutenu de leurs bravos les attaques de leurs représentants !

Derrière le château Hrodacky, des nuages lourds se bousculaient ; la pluie bienfaisante, attendue depuis huit jours, allait nettoyer la Ville Dorée, rafraîchir les corps et calmer les esprits excités...



— Je ne sais vraiment plus sur quel pied danser !
— Utilisez donc chaque jour la poudre Mudac et vous danserez facilement sur les deux.

La poudre MUDAC tonifie et raffermi l'épiderme des pieds, supprime les inconvénients de la transpiration, donne une impression de confort extraordinaire.

Apprenez à **DANSER**

chez vous.
Notice B. cont. enveloppe timbrée
Ecole Réfrano B. Boite Postale 4. Bordeaux-Chartrons.



L'entrée des équipes sur le terrain. Sous la conduite de Marche, qui porte le ballon, les tricolores Hon, Prouff et Flamion, suivis de leurs camarades, se rendent sur la ligne de touche pour être présentés au public. Personne ne sourit, le succès pourtant est tout proche.



Sous le regard des juges de touche et de l'arbitre M. Van der Meer (au centre), les capitaines des deux équipes procèdent au traditionnel échange des bouquets et des fanions. Da Rui (à droite) serre la main du Tchèque.



Une tentative dangereuse des avants tchécoslovaques au cours de la première mi-temps. Le score est encore de 0 à 0. Da Rui a sauté pour se saisir de la balle, mais Prouff, devant lui, a dégagé de la tête. De gauche à droite, on reconnaît : Maly, Huguet, Hon, Prouff, Da Rui, Kocstejn et Pokorny.



Sur un corner, Da Rui va réussir à s'emparer du ballon que Cuissard atteint de la tête dans un beau saut. Ceip et Maly ont surgi en vain. Hon, à droite, lève la main.



Très sûr de lui, Marche vient de dégager de volée avant que sur le terrain. A droite, Batteux et Hon qui contemplent la



Le troisième but de la France, Senecky, à gauche, suit la descente au but, et que Jean Baratte accompagne. A l'extrême droite :



Da Rui va arrêter le ballon que poursuit Ceip qui a échappé à Huguet. A gauche de la photo, Maly accourt à toute allure, poursuivi par Hon qui regarde



que Maly, qui a suivi, ait atteint la balle. Au fond : Riha, l'un des meilleurs Tchèques
et la scène sans inquiétude, confiants dans la sûreté de l'arrière du Stade de Reims.



escente de Baillot, qui va shooter
ite : Marko. Au fond : Pokorny.



de anxieusement le plongeon.



Hon et Maly ont l'air d'esquisser un pas de danse, main dans la
main. Mais c'est le ballon qu'ils convoitent et Maly bottera...



Ben Barek aux prises avec deux Tchèques, Po-
korny et Marko. Il n'aura pas la balle cette fois.



Après leur brillant succès, les membres de l'équipe de France ont
visité Prague sous la conduite du président de la F. I. F. A., J. Rimet.



La réception du team tricolore à l'ambassade de France. On reconnaît, de g. à dr., Baratte, Da Rui, Herrera, M. Rimet.

CHRISTIAN D'ORIOLO, DIT "LE GOSSE" CRAINT PLUS LE BACHOT QUE LES JEUX



Qui reconnaîtrait en ce grand élève appliqué, qui semble plongé dans un manuel de philosophie, le turbulent champion du monde de fleuret, celui que ses amis n'ont pas craint de nommer « le gosse ».

L'AN dernier, à Lisbonne, d'où il devait revenir avec les médailles et la coupe de champion du monde au fleuret, ses camarades de l'équipe de France l'avaient surnommé : « le Mousse ».

Mais à Perpignan, sa ville natale, Christian d'Oriola est toujours « le gosse » : un gosse rieur, malicieux, haut sur pattes et souple comme un roseau.

Dans sa chambre, sans égard pour la tapisserie, des traits et des dates couvrent un pan de mur :

Taille de Christian à 10 ans : 1 m. 38
à 14 ans : 1 m. 55
à 19 ans : (son âge actuel) 1 m. 77.

A cette progression physique correspond une amélioration constante du style et des résultats enregistrés par le jeune Perpignonnais.

Que Christian adore l'escrime, quoi d'étonnant ?

Il compte, en effet, parmi ses ancêtres, un fameux bretteur qui, dit-on, pourfendait avec maestria, de son épée triangulaire, les jouvenceaux qui lui manquaient de respect.

Moins agressif que cet aïeul, son père se contentait de « tirer » les championnats à l'âge de vingt-quatre ans.

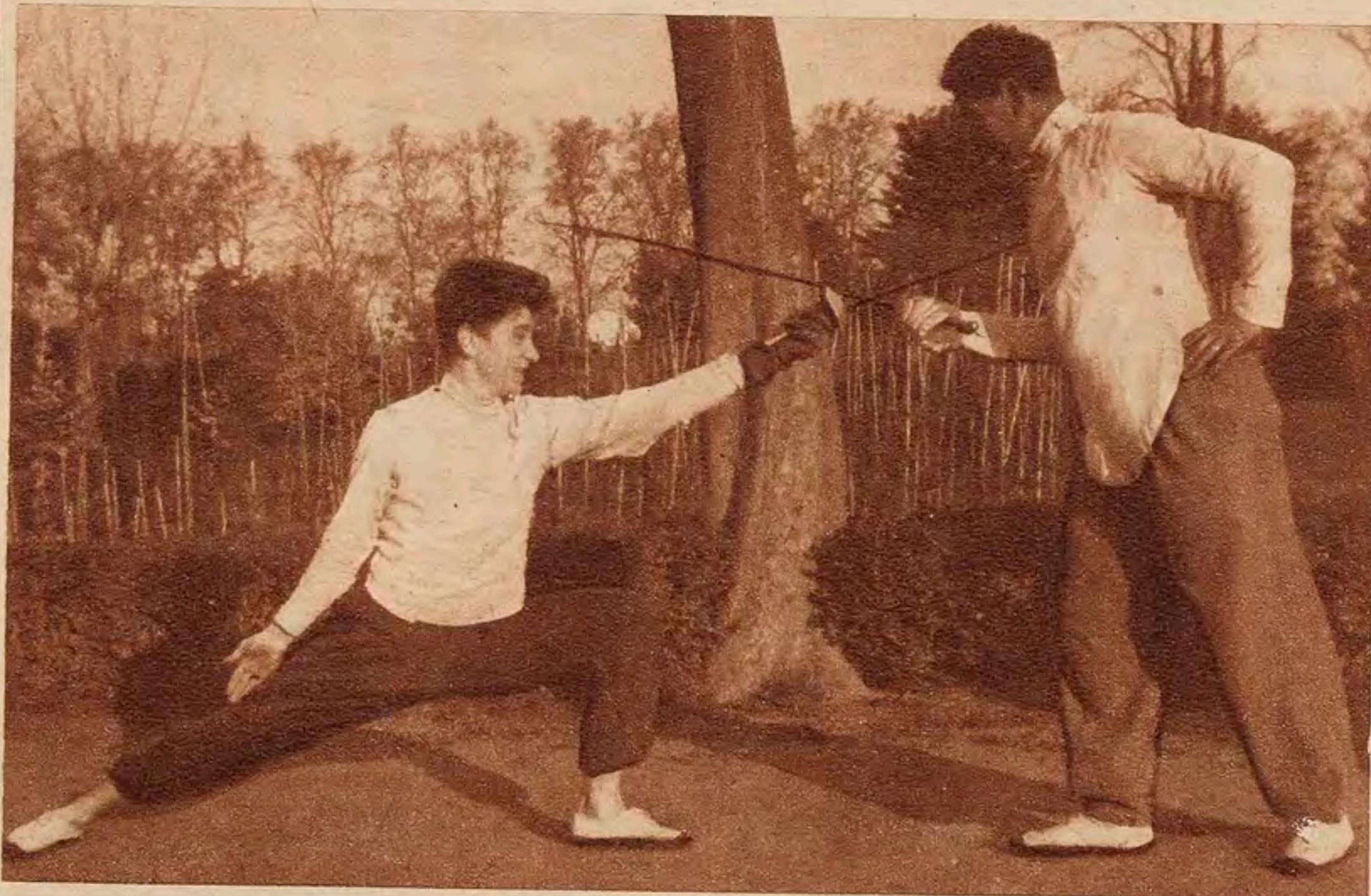
Christian, lui, jouait de la lame, avec une joyeuse virtuosité, dès sa quatorzième année.

Aujourd'hui, son prévôt Helmer, qui lui donne sa leçon quotidienne, énumère ainsi les qualités de son élève : vitesse de main, dans les parades et dans les ripostes, précision, rapidité, sûreté de jugement et jeu de jambes incomparable...

Tout cela, Christian ne l'a pas acquis sans efforts. Chaque jour, il travaille trois heures la mise au point de ses coups et livre des assauts à son mentor ainsi qu'à cinq de ses jeunes élèves. Trois fois par semaine, enfin, Christian effectue un footing de trois kilomètres.

Les Jeux Olympiques sont au bout de cette peine : les Jeux, et sans doute la victoire. Mais, auparavant, il y a le baccalauréat de philosophie et... le championnat de bilboquet, et Christian, sportif éclectique, mais étudiant timide, mise beaucoup plus sur la seconde épreuve que sur la première.

Jacques BERLITZ.



La leçon d'escrime du professeur Helmer est suivie avec plus d'enthousiasme par le jeune Christian d'Oriola, qui se « fend » dans un beau style, sourire aux lèvres.



Cette fois, c'est le maître qui a attaqué, et, avec aisance, très décontracté, l'élève, qui a bien suivi la démonstration précédente, réussit à écarter le fleuret adverse.



De retour de Casablanca qu'il a quitté avec sa femme (à gauche) et son fils Marcel, l'ex-champion d'Europe Marcel Cerdan est arrivé à Paris vendredi matin, juste à temps pour apprendre le résultat du championnat du monde : Zale-Graziano, Cerdan semble se réjouir de la victoire de Tony Zale qui devient un adversaire possible.

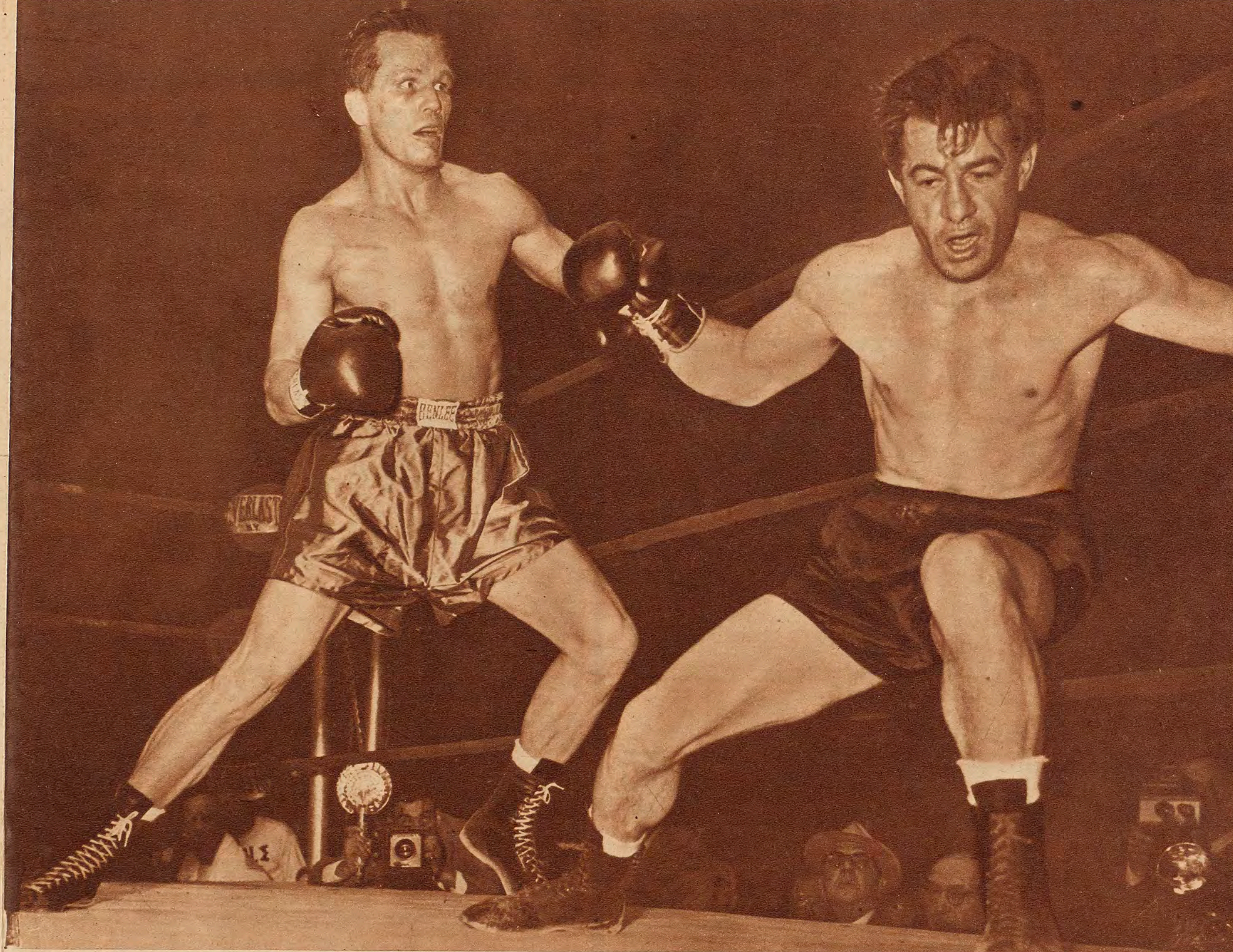
MARCEL CERDAN, EN ARRIVANT A PARIS VENDREDI MATIN, A APPRIS AVEC JOIE QU'IL AVAIT UNE CHANCE D'ÊTRE OPPOSÉ A...



Les conséquences du championnat du monde sont imprévisibles, mais il semble bien qu'on ne perd pas de vue Cerdan, outre Atlantique. En effet, à peine Cerdan était-il à Paris que son manager, Lucien Roupp (à droite) lui faisait part, au cours du déjeuner, d'un télégramme fort intéressant de son représentant à New-York.



Graziano n'a pu résister à la violence du coup que Zale lui a porté. En déséquilibre, (on remarquera qu'il se tord la cheville droite) il s'écroule au tapis. Le visage dé-



Jeudi, à Newark, Tony Zale a repris à son grand rival « Rocky » Graziano le titre de champion du monde des poids moyens. Zale, qui avait envoyé Graziano à terre à la vingtième seconde du premier round, se déchainait au troisième et mettait son rival K. O. Le coup décisif est parti, c'est un crochet gauche à la mâchoire et Graziano s'effondre.

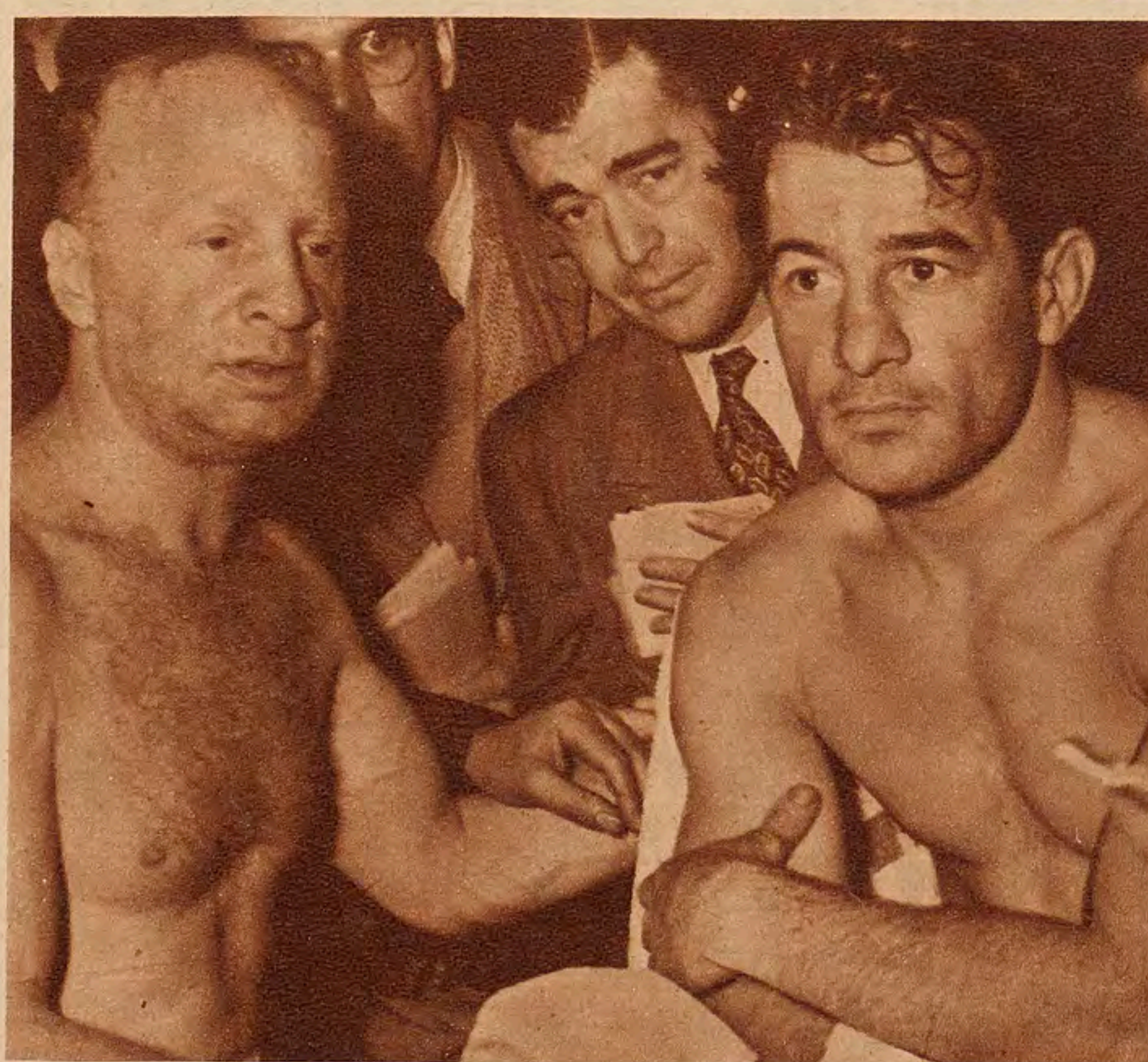
... TONY ZALE, VAINQUEUR, LA NUIT MÊME, DE ROCKY GRAZIANO



formé par le choc, hébété, Graziano est irrémédiablement vaincu...



« Je gagnerai au troisième round » avait dit Zale avant le combat. Il a tenu sa promesse, mais malgré son assurance, il n'en est pas moins fort heureux d'avoir réussi son programme. Le voici, souriant sous l'étreinte de son manager, tandis que les journalistes s'empresent déjà autour de lui.



Revenu dans son vestiaire, Graziano, nullement marqué, semble comme hébété, incapable de réaction, tandis que son manager, Irving Cohen (à gauche), s'apprête à l'entraîner sous la douche. Le choc a d'ailleurs été trop dur pour que Graziano reprenne complètement ses esprits et le médecin ordonnera son transfert à l'hôpital.



FINALE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE DE FOOTBALL AMATEURS : Stade de Reims bat Arago (3-1). Jules Vandooren, à g., suit des yeux son goal menacé par Paluch.

LES AMATEURS DE REIMS ONT VENGÉ LES "PROS"



Les défenseurs orléanais, en alerte, parviennent à stopper l'action de Paluch, qui rate de peu le ballon de la tête.



Le goal d'Orléans, souvent menacé et qui s'est tiré à son honneur de situations difficiles, dégage du poing avec autorité



L'équipe de France de hockey sur gazon, qui a battu celle d'Espagne, dimanche, à La Croix-Catelan. De gauche à droite, Vandame, Meyer, Lacroix, Boone, Jean Hauet, Dubessay, Manoukian, P. Raynaud, Thieffry, Claude Hauet et le goal Butin.

UN SEUL BUT DANS FRANCE-ESPAGNE DE HOCKEY EN "PRIVÉ", DIMANCHE, A LA CROIX-CATELAN

FRANCE-ESPAGNE de hockey n'a pas tenu tout ce qu'il promettait. On s'attendait à meilleure virtuosité des Espagnols, lesquels, il est vrai, sont habitués à pratiquer sur terre battue. Ce sont, en définitive, les Français qui se sont montrés les plus ardents, mais souvent leur jeu fut négatif, ainsi qu'en témoignent les très nombreuses attaques stériles de Lacroix, Thieffry et Hauet frères. Il est vrai que le gardien espagnol était de classe !

Les shots, très puissants et parfois acrobatiques, des deux arrières français Meyer et

Manoukian facilitèrent beaucoup la victoire de nos couleurs.

La ligne d'attaque ibérique ne parut pas toujours homogène, mais l'aile gauche combina superbement.

Domage que certains sympathisants du hockey n'aient pu assister à ce match dont c'était la reprise, l'entrée au Parc des Sports de la Croix-Catelan n'ayant été permise qu'aux porteurs d'invitation.

R. FASQUEL.



FRANCE-ESPAGNE (1-0), au stade de La Croix-Catelan : L'avant centre français Lacroix vient de battre, malgré sa chute, le gardien de but espagnol Ruiz (en blanc), qui avait tenté en vain de dégager du pied. Ce sera le seul but du match...

JANY ET G. VALLEREY EN



Après l'arrivée du 100 mètres, Josette Arène-Delmas (à dr.) qui a battu Ginette Jany dans les derniers mètres, sourit à côté de sa rivale malheureuse.



Victorieuse avec ses camarades M.-M. Fouché-Créteau (à dr.) et Jacqueline Bertrand, Monique Berlioux (à g.) a battu, pour sa rentrée, un record.

André-Jacques MARIE,



Après l'abandon de Slijkhuis dans le 5.000 mètres, Mimoun a enlevé l'épreuve du match Paris-Amsterdam.

MALGRÉ le handicap d'un long voyage de quinze heures, effectué sous un soleil brûlant, l'équipe parisienne d'athlétisme est venue à bout de celle d'Amsterdam et c'est, en grande partie, grâce à ses hommes de concours, chose incroyable, qu'elle a pu obtenir ce résultat flatteur...

Le 1.500 mètres était considéré à juste titre comme devant être l'épreuve la plus captivante de la rencontre. Tout laissait croire, à 400 mètres de l'arrivée, qu'on allait assister à une lutte sévère entre de Ruyter qui menait et Pujazon, qui remontait après s'être laissé surprendre par un démarrage du Hollandais. Malheureusement, au moment où il arrivait à la hauteur de Pouzieux, le champion de cross s'accrocha avec celui-ci et fit une chute. Cela explique la facile victoire de De Ruyter en 3' 54" 8/10. Quant à Pujazon, mise à

Second du 110 mètres haies, à 3 mètres tout au plus de son compatriote Marie, le Parisien Frayer, en étant chronométré en 15" 1/10 n'a guère été avantagé...

part la déception causée par sa chute, il s'estime satisfait de cette rentrée. Il a mené pendant 1 kilomètre sans peiner le moins du monde. Bientôt on le verra dans sa meilleure forme.

BONNE CONDITION, MAIS A MULINGHAUSEN LES COUPS D'ÉCLAT



Pour sa rentrée parisienne, Alex Jany (à g.) a remporté les 100 m. et 200 m. devant Henri Padou junior en progrès.

COMMENCÉE par un beau temps, la fête du Racing s'est terminée, dans un stade nautique des Tourelles comble, par une vision dantesque : Mulinghausen puis Christiansen, en équilibre sur la pointe des pieds à la plate-forme des 10 mètres, se détachant sur un ciel bas, couleur d'encre et zébré d'éclairs, avec, pour corser le tableau, un D. C. 4 fuyant, à basse altitude, devant l'orage. Mais la première goutte de pluie attendit le dernier plongeon.

Mady Moreau, à l'arraché...

Le concours dames donna lieu à une lutte serrée entre Mady Moreau, qui se redressa *in-extremis* pour gagner, Jeannette Aubert, bonne seconde, et la Danoise Birthe Christophersen. Les trois concurrentes passèrent à tour de rôle en tête du classement, mais elles devront plonger mieux à Wembley pour inquiéter l'Américaine Zoe Ann Olsen.

Chez les hommes, Mulinghausen, très sûr de lui, réussissait la passe de deux, gagnant au tremplin devant Heinkelé, Hernandez en progrès et Christiansen et battant ensuite le Danois, champion d'Europe en haut vol.

Jany toujours...

Comment parler de tous les événements de cette réunion fertile en performances ? Qu'il suffise de dire que Jany qui, pourtant, avait paru un peu lourd au 100 mètres,

nagea 2' 10" 8/10 aux 200 mètres sans avoir jamais l'air de s'employer.

Vallerey de nouveau...

Georges Vallerey, battu d'une main par Padou au 200, se paya le luxe de battre son record des Tourelles en 1' 7" 8/10, devant Zins, 1' 9" 4/10 (troisième homme avec Vallerey et l'Allemand Schlauch à nager moins de 1' 10" dans le dur bassin parisien) et Piroley 1' 11".

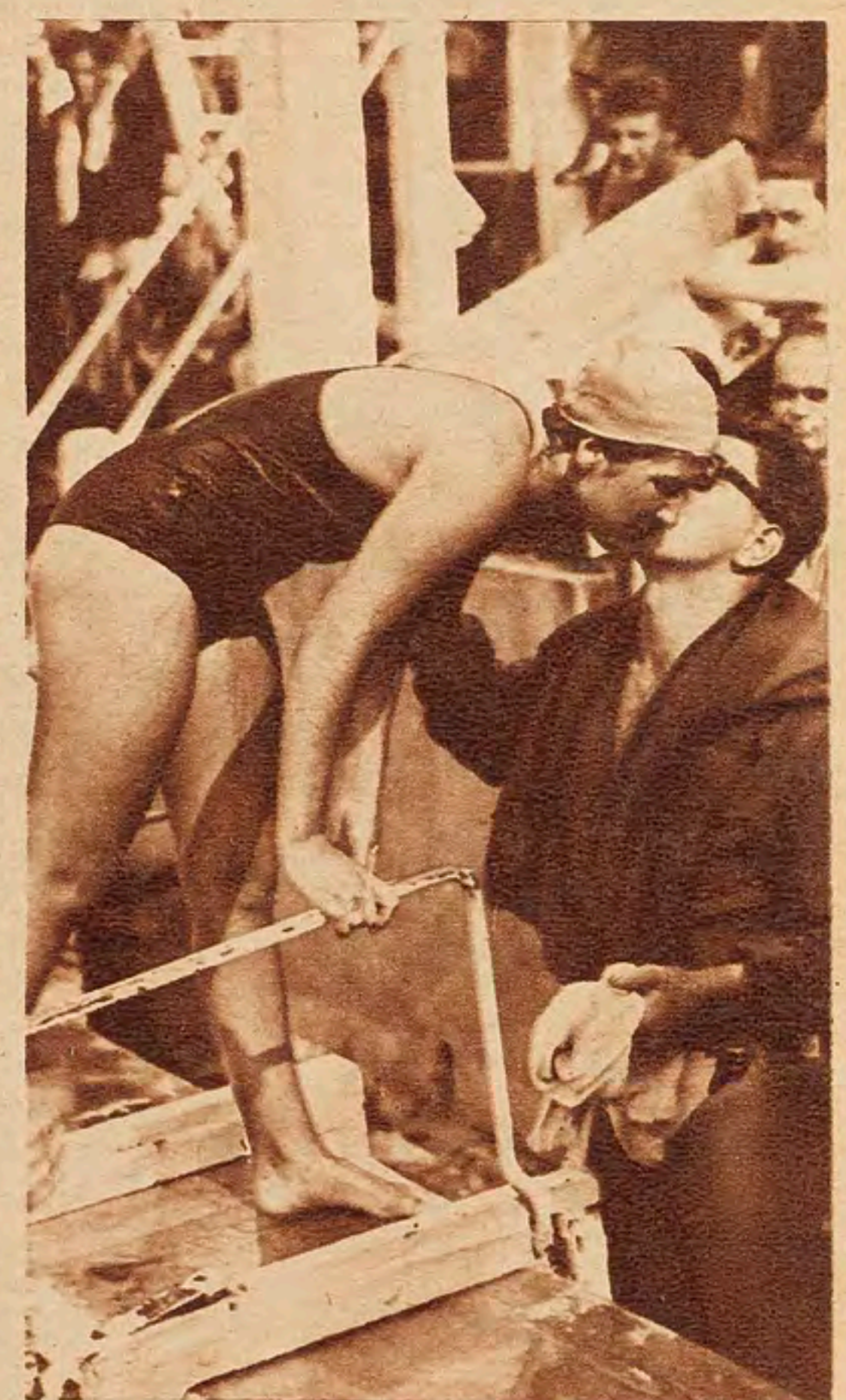
... et le revenant Nakache

Nakache, enfin, pour sa rentrée, a nagé 2' 50" 9/10 au 200 m. brasse, ce qui lui permet d'espérer accéder en finale olympique. Au 100 m., Ginette Jany, battue de justesse en 1' 11", après avoir mené toute la course, par une Josette Arène (1' 10" 5/10) qui a le record de France à sa portée, a semblé une fois encore devoir marcher sur les traces de son frère.

Monique, la courageuse

Il faut noter enfin la belle rentrée et le courage de Monique Berlioux, opérée depuis trois semaines de l'appendicite et qui se paye le luxe de battre, avec J. Bertrand et Marie-Monique Fouché-Créteau, le record de France du relais 3 x 50 m. trois nages.

J.-B. GROSBORNE.



Battue dans le 100 m., Ginette Jany reçoit l'accolade de son frère qui la félicite de sa belle performance.



Dans le 100 mètres dos, Lucien Zins (à dr.) tint tête longtemps à Georges Vallerey, qui l'emporta finalement très nettement, battant le record de la distance des Tourelles : 1' 07" 8/10



Mulinghausen, blessé lors des championnats d'Europe, l'an dernier, a retrouvé sa grande forme, battant les deux lauréats de Monaco. On notera la pureté de son style en haut vol.



Le « revenant » Nakache (à droite), qui converse ici avec Henri Padou junior, a fait une brillante rentrée dans le 100 m. brasse qu'il remporta.



Pendant que leur rivale, Jeanette Aubert-Pinci, a pris possession du tremplin, la jeune Birthe Christophersen ajuste son bonnet; quant à Mady Moreau, à droite, elle ne semble pas encore sûre du succès...

pour la troisième fois : 14" 5/10 à Amsterdam

André-Jacques Marie, de son côté, a remporté le 110 mètres haies en 14" 5/10, à sa grande surprise, car il avait couru absolument sans effort.

Du côté hollandais, la grande désillusion vint de Slijkhuis qui, ayant sans doute entendu parler du « fantaisiste » Manaire, abandonna après 3.000 mètres de course, alors qu'il était en tête.

Contre toute attente, l'équipe française

féminine a battu l'équipe hollandaise par 49 points à 45. L'exploit du match fut réalisé par M^{me} Blankers-Koen : 11" 5/10 aux 100 mètres, temps qui égale le record du monde. Brillante seconde, la Française Cauria, seconde en 12" 1/10, établit un nouveau record de France (ancien record par M^{me} Bressolles : 12" 2/10) avant d'égaliser celui du 200 mètres quelques instants plus tard.

Marcel HANSENNE.



André Marie tient vraiment la forme. Pour la troisième fois en huit jours, il a couru le 110 m. haies en 14" 5/10, égalant ainsi son propre record.



Détentrice du record de France du 200 m., Léa Cauria (à dr.) s'est approprié celui du 100 mètres.

ILS ONT EU LA VEDETTE EN ALGÉRIE



LUCET JUNIOR SUR LES HAIES

En 1924, Edmond Luce établissait le record d'Algérie du 110 m. haies. Ce record avait résisté à tous les assauts mais la semaine dernière, le fils de l'ex-recordman, que l'on voit ici franchir l'obstacle, a réussi à établir le nouveau record en 16" 5/10. Faudra-t-il attendre 24 ans pour qu'un Lucet fasse mieux ?

EMILE ET ANDRÉ SUR LES RINGS

Venus disputer quelques combats en Afrique du Nord, André Farnachon (à g.) et son frère Emile se délassent à Tunis, après leurs succès sur Tijani et Riela, remportés la veille. La vie est belle sous le soleil africain et pourtant, si André a le sourire, Emile est songeur.



LE F. C. SOCHAUX FACE A SI-EUGÈNE

Venue en tournée en Algérie, l'équipe du F. C. Sochaux n'a vaincu que d'extrême justesse, lors de son premier match qui l'opposait à l'A.S. St-Eugène, l'emportant finalement par 2 à 1. Ici, la défense sochalienne est mis en réel danger par un joueur algérois. Ce ne sera qu'une fausse alerte...



...ET LORIUS DANS LES BOIS

C'est grâce à l'ex-goal lyonnais Lorius, qui gardera les buts sochaux, que le F. C. Sochaux réussit à gagner. Sur notre document, Lorius dégage du poing devant son arrière gauche qui, lui-même, tente de s'opposer à l'avant centre de la formation algéroise qui a réussi un "haeding".



QUARANTE ANNÉES DE SPRINT MONDIAL PROUVENT BIEN QUE MALGRÉ LES APPARENCES LES BLANCS VALENT LEURS RIVAUX NOIRS

A quelques jours d'intervalle, le sprinter noir panaméen La Beach a couru deux fois les 100 mètres en 10" 2/10 égalant ainsi le record du monde qui appartenait depuis le 20 juin 1936 au réputé Jesse Owens. Ce dernier, quelques semaines plus tard, avait répété son exploit au cours d'une demi-finale des Jeux Olympiques. Il fallut attendre cinq ans avant de voir un autre athlète courir à son tour les 100 m. en 10" 2/10. Il s'agissait, cette fois, d'un sprinter blanc, Harold Davis. On est tenté de dire « un Californien naturellement », car la Californie, en raison, sans doute, de son climat, a depuis toujours été le berceau des très grands sprinters : Charlie Paddock, Clyde Jeffrey, Harold Davis et, plus récemment, Mel Patton, entre autres.

Sans la Californie, il ne viendrait même pas à l'esprit de discuter qui, de l'athlète noir ou du blanc, est le plus rapide.

DONALDSON, LE PLUS RAPIDE

" IN THE WORLD "

Pourtant, c'est un professionnel australien, Donaldson, qui peut se vanter d'être l'homme le plus rapide de la terre...

En 1908 (!) il fut chronométré, en effet, 12" pour une distance de 130 yards (118 m. 86), soit à la moyenne horaire de 35 km. 660.

En 1912, par simple curiosité, on lui prit un temps sur 20 yds lancés (18 m. 28), il réussit 1" 7/10, soit du 39 km. 700 à l'heure !

Charlie Paddock fut le second sprinter fameux. Ce blond Californien avait un départ extraordinaire et il terminait ses courses par un bond prodigieux que l'on essaya longtemps d'imiter mais sans succès. La plus belle performance de Charlie Paddock est la moins connue. Le 18 juin 1921, à Pasadena, en Californie, l'Américain courut sur une distance bizarre : 110 yards, ce qui fait 100 m. 63. Il faut croire qu'il était dans

un jour faste, car il fut chronométré en 10" 2/10. Les chronométrateurs en furent tellement étonnés qu'ils n'osèrent soumettre ce record à l'homologation. Ils croyaient s'être trompés avec un ensemble parfait. Ce temps ne figure donc qu'à titre de curiosité.

Après Paddock, vinrent les noirs dont les noms demeureront dans la légende : Tolan, Metcalfe (malgré son départ médiocre), Peacock et surtout Jesse Owens.

par

Marcel HANSENNE

Sait-on qu'un jour il fit officiellement un essai sur 100 mètres lancés et qu'il réalisa 9" 4/10 (38 km. 298 de moyenne horaire). Cependant, il semble que Metcalfe eût réussi mieux encore que Jesse Owens dans un essai de ce genre. Car si sa vitesse de démarrage était moins grande que celle du champion olympique, il était légèrement plus rapide une fois lancé.

On croyait bien avoir vu le « fin du fin » avec Jesse Owens. Pourtant, Harold Davis fit aussi bien en 1941 et les critiques américains affirment qu'il s'est montré en 1941 et 1942 l'égal du grand Jesse Owens de 1935 et 1936.

DEUX GRANDS SPRINTERS : UN BLANC ET UN NOIR

Aujourd'hui, deux grands sprinters, un blanc : Patton, et un noir : La Beach, sont en train de surpasser les Donaldson, Paddock, Owens, Metcalfe et Davis y compris.

Ils représentent assez bien l'équilibre qui a toujours existé entre les plus rapides des hommes noirs et des hommes blancs. Car, ainsi qu'on le verra dans les tableaux ci-contre, la couleur de la peau n'a jamais été, dans le domaine du sprint, d'aucune influence.

Vous pouvez devenir comptable

Le métier de comptable est maintenant un métier bien payé, une profession agréable. Cette situation est à votre portée. Y avez-vous songé ?

En quatre mois, vous pouvez apprendre la comptabilité chez vous sans rien changer à vos occupations habituelles.

Demandez la documentation gratuite n° 2626. Ecole Française de Comptabilité, 91, avenue de la République, Paris. Ne pas joindre de timbres. Préparation aux examens officiels d'Etat.

DANSER

... apprendre chez soi, vite, à peu de frais, MÉTHODE FACILE. Not. c. env. portant votre adresse et 2 timbres. STU-DIDANSE (Serv. B.), 123, rue de Longchamp, Paris (16°).

But CLUB

Directeur : GASTON BÉNAC
Rédacteur en Chef : FÉLIX LÉVITAN

DIRECTION - VENTE - PUBLICITÉ :
100, Rue de Richelieu, PARIS
Téléph. : RICH. 81-55 et la suite

RÉDACTION - ADMINISTRATION :
124, Rue Réaumur, PARIS
Téléph. : GUT. 75-20 et la suite

ABONNEMENTS

3 mois..... 180 francs
6 mois..... 350 —

Provisoirement
le journal ne fait pas d'abonnement d'un an

COMPTE COURANT : PARIS 5390.08

DIRECTEURS-GÉRANTS :
MM. BARRÈS et VERRIÈRE

Société Nationale des Entreprises de Presse
Imprimerie d'Enghien
18, rue d'Enghien, Paris-10°
(Succursale de Clichy)
Imprimé en France 6

POURQUOI ne réussiriez-vous pas ?

Demandez au Professeur ANDRIEU (serv. BC 13), 8, rue des Salenques, TOULOUSE, une analyse détaillée de vos moyens de réussite (amour, affaires, etc...) Joignez date naissance, enveloppe timbrée avec adresse et 21 fr. en T. P. pour frais d'écriture. Prix de l'analyse 100 fr.



MAIS
N'ENVOYEZ
PAS D'ARGENT

Vous paierez seulement si satisfaction.

GRANDIR de 10 à 20 cm. Succès garanti. Envoi discret cont. 1 timb. Ec. Rén. Esthétique. Div. B.U., 111, r. de Flandre, Paris.

MARCEL ROUET
LE PLUS BEL ATHLÈTE DE FRANCE

EN 3 MOIS
UN
FERRA DE VOUE

HOMME FORT ET MUSCLE
DEMANDEZ LA BROCHURE MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉE
DU MEILLEUR MOINS CHER DES COURS
DE CULTURE PHYSIQUE PAR CORRESPONDANCE
CONTRE 10 FR. EN TIMBRES. ADRESSES À MARCEL ROUET
39 AVENUE MARÉCHAL FOCH NICE

SUR LES STADES LES JOUEURS PORTENT...

hop

...LES CHAUSSURES
HENRY OURS
PARIS

G 24

Gagner à la LOTERIE NATIONALE

mais c'est à la portée de tout le monde !



ATHLÈTES...

UTILISEZ LES POINTES

"Inébranlables"

mais... EXIGEZ la marque ci-contre



**Shampooing
Cadum**

**EXTRA
MOUSSANT**



Jesse OWENS : 10" 2/10 aux 100 m. et 9" 4/10 aux 100 yards.



LA BEACH : 10" 2/10 aux 100 m.



Barney EWELL : 10" 3/10 aux 100 m.



Eulace PEACOCK : 10" 3/10 aux 100 m.



Willy OSENDARP : 10" 3/10 aux 100 m.



Christian BERGER : 10" 3/10 aux 100 m.

BLANCS

NOIRS

100 YARDS

9.3 PATTON (U. S. A.).
9.4 WYKOFF (U. S. A.).
JOUBERT (Afrique S.).
JEFFREY (U. S. A.).
DAVIS (U. S. A.).

9.4 OWENS (U. S. A.).
BEN JOHNSON
(U. S. A.).

100 MÈTRES

10.2 DAVIS (U. S. A.).
10.3 JONATH (All.).
BERGER (Holl.).
STRANDBERG (S.).
JEFFREY (U. S. A.).
MAC PHEE (Canada).
WALLENDER (U.S.A.).
SMITH (U. S. A.).
NECKERMAN (All.).
OSENDARP (Holl.).
GREER (U. S. A.).
MEL PATTON

10.2 OWENS (U. S. A.).
LA BEACH (Panama).
10.3 WILLIAMS (Canada).
TOLAN (U. S. A.).
METCALFE (U. S. A.).
PEACOCK (U. S. A.).
BEN JOHNSON
EWELL (U. S. A.).
THOMPSON (U. S. A.).
MAC D. BAILEY (Trinité).
DILLARD (U. S. A.).

200 MÈTRES

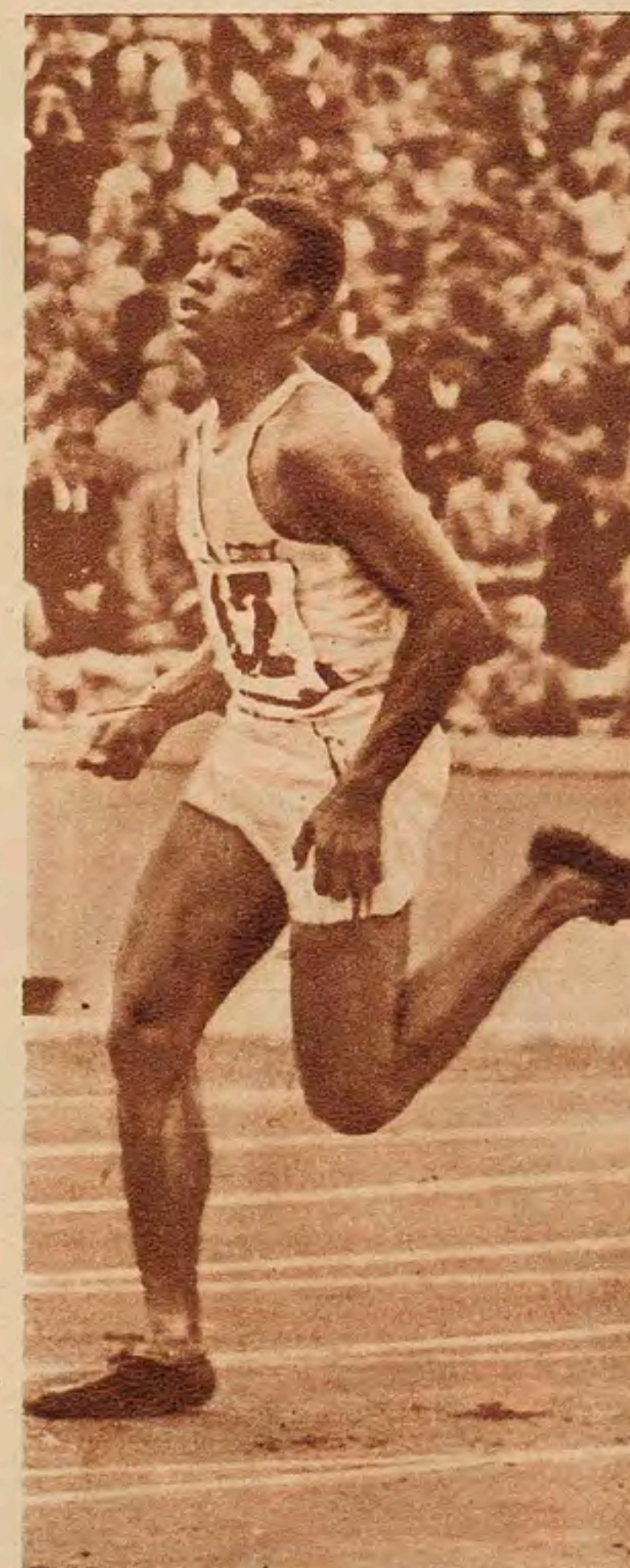
20.4 WALLENDER (U.S.A.).
DAVIS (U. S. A.).
BLAGG (U. S. A.).
MEL PATTON

20.2 LA BEACH (Panama).
20.3 OWENS (U. S. A.).
20.4 MAC KENLEY (Jamaïque).

400 MÈTRES

46. HARBIG (All.).
KLEMMER (U. S. A.).
46.1 KERNS (U. S. A.).
BOURLAND (U. S. A.).
46.2 CARR (U. S. A.).
46.4 BEN EASTMAN
(pour 402 m. 32)

46. Mc KENLEY (440 y.).
46.1 WILLIAMS (U. S. A.).
46.3 LU VALLE (U. S. A.).
HARRIS (U. S. A.).



Archie WILLIAMS : 46" 1/10 aux 400 m.



Herbert MAC KENLEY : 46" pour 402 m. 32



Mel PATTON : 10" 2/10 aux 100 m. et 9" 3/10 aux 100 yards.



JOUBERT : 9" 4/10 aux 100 yards.



Lennart STRANDBERG : 10" 3/10 aux 100 m.



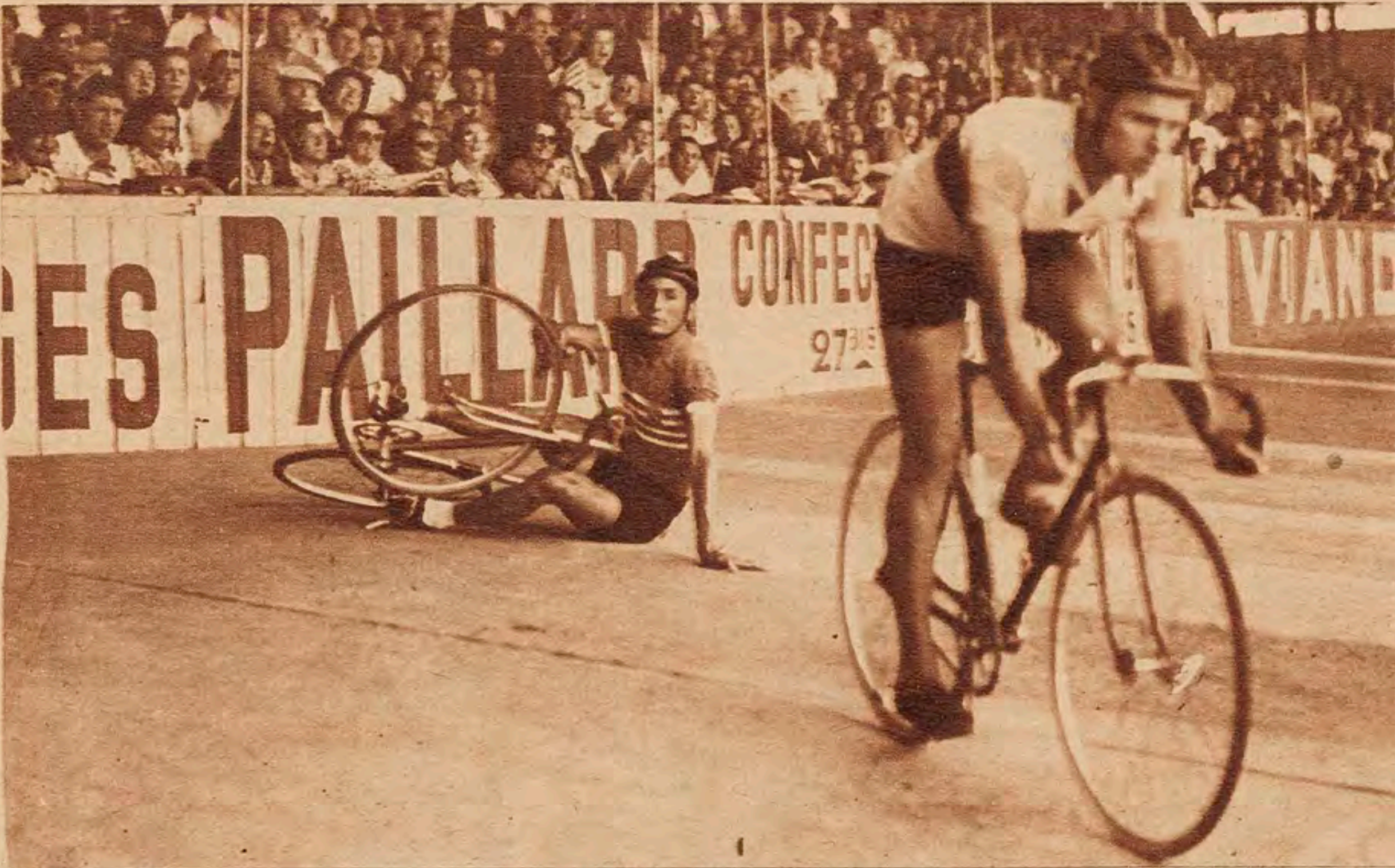
Rudolf HARBIG : 46" aux 400 m.

RAPIDE, SÛR DE LUI, SENFFTLEBEN A MÉRITÉ SON TITRE

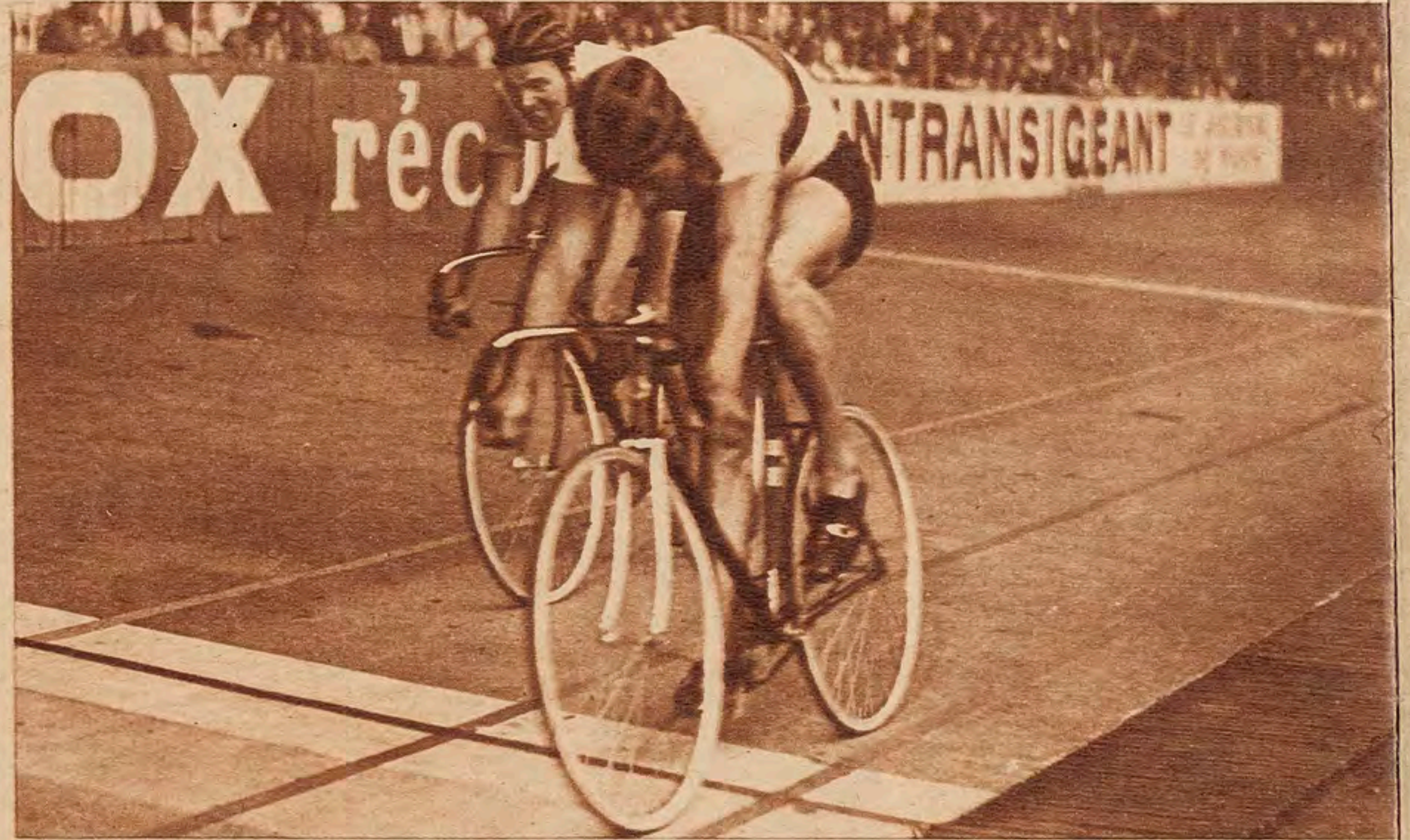
Les maillots de soie coûtent cher... sauf celui que, chaque année, le président de la F. F. C. remet au meilleur sprinter français. Joli cadeau rendu plus agréable encore par la joie bien légitime de pouvoir le promener douze mois durant sur toutes les pistes d'Europe. Pour la troisième fois de sa jeune carrière, Georges Senfftleben a connu la légitime fierté d'introduire son torse athlétique dans cette gaine tricolore tant convoitée. Il faut reconnaître qu'il n'eut guère à s'employer et que sur ce ciment de Buffalo, qu'il s'était donné la peine d'étudier minutieusement, il fit preuve d'une magnifique autorité, ne laissant aucune chance à son ex-protégé Iacononelli, trop nettement dominé pour que le moindre doute puisse subsister. « Senff » était trop rapide, trop puissant, trop sûr de lui et « Iaco » ne s'inclina, somme toute, que devant le meilleur homme de la journée.

On prévoyait une finale Senfftleben-Gérardin ; ce sera pour l'an prochain sans doute. Et nous ne tomberons pas dans l'erreur de croire que l'impardonnable faute de tactique, commise par Gérardin, puisse avoir la moindre répercussion sur la suite de sa carrière ou sur son moral. En une fraction de seconde, Gérardin vit ses espoirs s'envoler et disparaître avec la fuite éperdue de Iacononelli vers la ligne d'arrivée. Gérardin, dont l'esprit de décision est bien connu, paye chèrement un bref moment d'inattention, ou peut-être une trop grande confiance en lui-même. Mais la beauté de la vitesse pure ne réside-t-elle pas justement dans cette alliance de la forme physique et de l'intelligence ? Iacononelli, à qui on a souvent reproché un sens tactique peu développé, a réussi un coup de maître.

R. de LATOUR.



Dans le quart de finale qui les opposait, Iacononelli et Dégelas s'entêrèrent à faire un interminable « sur place » pour éviter de partir en tête. Cette petite comédie dura quarante minutes et fut émaillée par trois chutes successives de Dégelas, bien maladroit.



Première manche de la finale. Senfftleben, puissant et décidé, a démarré à l'entrée du dernier virage et, malgré une attaque désespérée de Iacononelli, est parvenu à conserver l'avantage. Dans la seconde manche, « Senff » triomphera encore plus nettement de son rival.



Leur dernier effort terminé, Senfftleben et Iacononelli se retrouvent côte à côte, ayant déjà retiré leur casque. Iaco, à gauche, paraît épuisé, alors que Senfftleben laisse déjà paraître sa joie. Il est champion de France...

COMME UN VRAI ENFANT DE TROUPE

par Louis GÉRARDIN

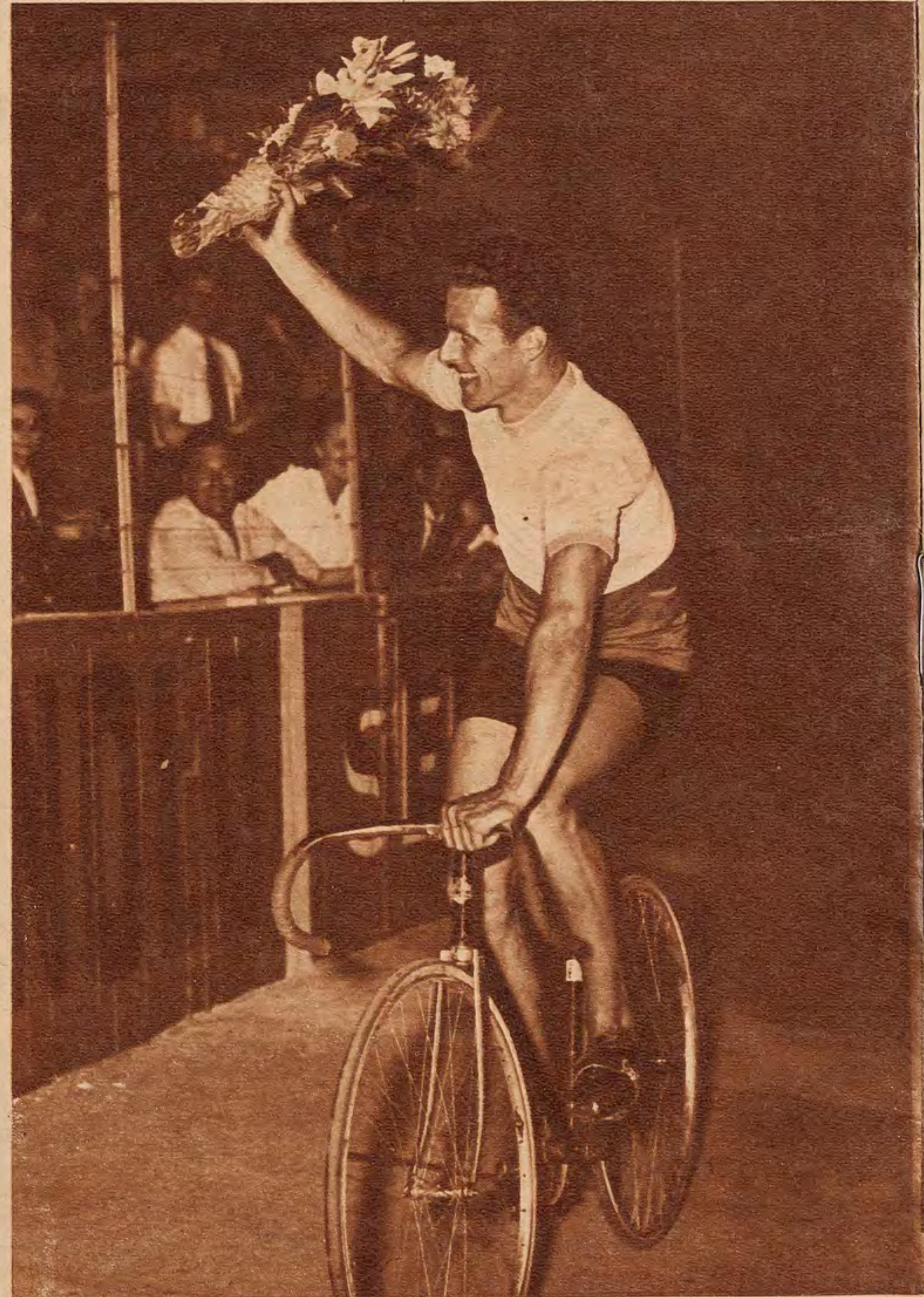
LORSQUE je suis descendu de vélo après ma demi-finale contre mon jeune ami Iacononelli, je me serais gîlé volontiers. Comment ai-je pu me laisser prendre aussi sottement, j'en suis encore à me le demander. J'ai agi comme un enfant de troupe et si je voyais un coureur de la « Médaille » se faire battre de cette manière, je le morigènerais d'importance.

Comme quoi la vitesse pure est bien un sport où la plus infime erreur peut avoir des conséquences catastrophiques. J'ai voulu freiner avec mon gant sur ma roue avant pour obliger « Iaco » à prendre la tête et ceci à l'instant même où il démarrait de l'arrière, pour me surprendre, à 550 mètres de l'arrivée. Ça m'a rappelé une défaite par Lucien Richard au Grand Prix de Paris, en 1936, d'une manière tout à fait analogue. Mais subir la tactique de Richard, c'était monnaie courante à l'époque. Il faut croire que je sais à l'occasion être le roi des étourdis. Je pourrais raconter que, ayant déjà enlevé neuf fois le titre, je ne suis pas trop déçu. Je mentirais, car j'étais au contraire en bonne disposition et je crois sans forfanterie que j'aurais donné chaud à Senfftleben si j'avais pu accéder à la finale. Un proverbe anglais dit qu'il est inutile de pleurer sur le lait répandu. Moi, je ne suis pas Anglais et je rouspéterai longtemps encore en songeant à la plus belle faute de tactique de toute ma carrière.

(Recueilli par R. de L.)



Gérardin, battu et déconfit, ne cherche pas d'excuses et explique son erreur.



Après avoir pris possession du maillot tricolore — le troisième de sa carrière — Senfftleben effectue le traditionnel tour d'honneur du vainqueur, protégé par la toiture de la piste de Buffalo, tandis que la pluie fait rage.